

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

LE ROI DE MAROC.

Huitième article.

Tandis que les hauts barons de la chrétienté de Paris et les seigneurs de la cour de France, de Bretagne, de Flandre, de Navarre, de Bohême et d'Écosse, étaient occupés soit à jouer aux dés, soit à deviser avec les dames et damoiselles, ou à causer avec le jeune David de Brus des événements qui se passaient dans son royaume et des espérances qu'il devait concevoir, d'après les bonnes dispositions des Écossais et les promesses de secours que lui avaient faites ses alliés les rois de Danemark, de Suède et de Norvège, Philippe de Valois traversait l'appartement où se tenait la reine avec les *baronnettes* de sa cour. En passant auprès de la princesse

XII.

Jehanne de Flandre, comtesse de Montfort, il lui dit à demi-voix : « Noble dame, si la comtesse de Salisbury était à la cour de France, elle n'aurait plus le prix de la beauté. » La princesse rougit beaucoup de cette courtoisie du roi, qui ne lui donna pas le temps de répondre, lui baisa respectueusement la main et sortit. Le duc de Normandie accompagnait son père ; il était suivi du vicomte de Melun, grand chambellan, de Matthieu de Trie et de Robert Bertrand, maréchaux de France, et de Jehan de Marigny, évêque de Beauvais, auquel le roi avait remis les sceaux depuis que le chancelier Matthieu Ferrand était mal à la cour.

Philippe de Valois descendit dans un jardin où les pages se divertissaient au tir du Papegault. Il s'arrêta un moment à regarder les amusements de ces jeunes élèves qui commençaient à se former aux exercices des écuyers et des chevaliers ; ensuite, ayant frappé des mains comme signe qu'il exigeait attention, il s'approcha du petit Jehan de Laval et lui dit : « Beau sire, qui abattez si adroitement le Papegault, allez faire l'homme d'armes au grand portail ; vous y attendrez monsieur le patriarche de Jérusalem, et le conduirez dans la grande salle de la *Tour-Windal*.

Le jeune page regarda le roi avec étonnement et crainte ; mais, sur un geste im

pératif du maréchal Bertrand, il partit en jouant avec son chaperon.

Le grand portail du Louvre était du côté de la rivière; il occupait en profondeur tout le terrain du quai actuel; sa largeur s'étendait jusqu'à la *Tour-Neuve*, située près du pont des Tuileries et du logis du prévôt de l'hôtel. Dans l'une des parois qui supportaient la voûte, on avait pratiqué des enfoncements de forme oblongue et de hauteur d'homme, assez profonds pour que les gardes pussent s'y mettre à l'abri du vent ou s'y tenir en embuscade. Ce fut dans une de ces niches étroites et sombres que le petit Jehan de Laval se glissa adroitement sans être aperçu du capitaine Samuel, qui, dans ce moment, s'entretenait avec le maçon Van-Rusbèke et un juif à longue barbe, dont les épaules étroites et le dos voûté contrastaient avec la stature droite et forte du Génois et du Flamand. En dehors du Louvre, et en face de l'ouverture du portail, une femme du peuple, coiffée d'un béguin, se tenait accroupie devant une sainte Vierge en bois de chêne posée sur une colonne à hauteur d'appui. Au delà était un escalier de larges pierres qui descendait obliquement jusqu'au bord de l'eau.

« Que fait là cette béguine? dit tout à coup le capitaine Samuel.

— Vous le voyez, messire, répondit Van-Rusbèke, elle prie Notre-Dame de Bon-Secours. Il faut que ce soit la femme ou la mère de quelque marin qui se fait trop attendre. Que l'étoile de la mer soit propice au navigateur!

— Soit, dit Samuel; mais je ne sais pourquoi cette vieille femme me gêne.

— Si c'est un fâcheux pressentiment, messire, murmura le juif, il faut nous séparer.

— Sans rien conclure? demanda vivement le capitaine en baissant la voix.

— Vous savez mes conditions, » répondit le juif, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

Samuel le retint par le bras et lui dit à l'oreille :

« Vous voulez donc oublier Van-Rusbèke.

— Per Bacco!!! » s'écria le juif avec colère; puis, se rapprochant de Samuel, il ajouta : « Vous lui donnerez les dix mille séquins, et vous garderez pour vous... »

Samuel lui mit la main sur la bouche en disant à demi-voix :

« Silence! maître Siméon, silence!... les murs ont parfois des oreilles.

— Tu as raison, vieux tigre, » dit en lui-même le petit Jehan de Laval se blottissant au fond de sa niche.

Les trois interlocuteurs étaient tombés dans des réflexions profondes et silencieuses. Le capitaine Samuel avait le tête penchée sur la poitrine et le regard fixe; il paraissait souffrir beaucoup. Le juif était impassible; Van-Rusbèke, les bras croisés sur la poitrine, regardait attentivement la vieille femme qui priait.

« Messire, dit tout à coup Siméon, je vais me retirer. »

A ces mots sourdement prononcés, Samuel releva la tête et posant sa main droite sur l'épaule de Siméon, il dit avec peine et lenteur :

« Allons... maître, à huit jours... au plus.

— J'attendrai jusque-là, » répondit le juif, et il s'éloigna.

Samuel et Van-Rusbèke rentrèrent en causant; ils passèrent devant le jeune page sans l'apercevoir. Dès qu'ils se furent éloignés, la vieille femme se leva, fit le signe de la croix et une révérence à la Vierge; ensuite elle descendit les marches latérales du quai. Au même instant une barque montée par trois hommes sortit de dessous l'une des arches du *pont-aux-Colombes* et se dirigea du côté de la vieille femme.

Pendant que cette scène se passait, Philippe de Valois, après avoir monté un escalier à vis qui s'élevait du rez-de-chaussée jusqu'à l'étage supérieur de la *Tour-Windal*, était entré dans une chambre

vaste, plus longue que large, dont les croisées s'ouvraient sur la rivière, du côté du port Pépin. L'ameublement de cette chambre se composait de quelques fauteuils en bois de chêne à dossier treillissé, d'une table dont les pieds sculptés en bosse imitaient les grains d'un chapelet; une petite bibliothèque, surmontée d'un Christ colorié, était fixée au mur du fond, sur lequel on voyait des anneaux de fer scellés à hauteur des jambes et de la poitrine d'un homme de taille ordinaire. Le vicomte de Melun poussa un des fauteuils du côté du roi, qui s'y laissa tomber en ôtant sa toque de velours bleu brodée de fleurs de lis d'or.

« Ici, du moins, on respire, dit le roi. Vicomte de Melun, ouvrez ces croisées; messieurs du conseil privé ne seront pas fâchés de sentir un peu l'air frais de la rivière. »

Ensuite, promenant ses regards autour

« Cette salle du conseil est tellement sombre, que le révérend père Bertrand de Chaunac croirait peut-être que je suis ici pour le faire arrêter en punition de la grande franchise qu'il eut à mon sujet lorsque j'étais à la cour d'Avignon. Mais à Dieu ne plaise que semblable dessein me vienne à l'esprit! je veux, au contraire, que le saint patriarche de Jérusalem reçoive du roi de France bon accueil et largesses. »

— Monsieur le duc, dit au duc de Normandie le vicomte de Melun en poussant un châssis qui ouvrait du côté du pont-aux-Colombes, si vous voulez vous distraire par quelques chansons sur la viole, j'aperçois Hugues le Lorrain, Jacques Grière, et un troisième ménestrel vêtu de noir, qui se promènent sur la rivière; ils se dirigent de notre côté. »

Le duc de Normandie s'approcha du vicomte de Melun; dès qu'il eut aperçu le bateau, il appela le maréchal Matthieu de Trie et lui montra du doigt le ménestrel vêtu de noir.

« Par saint Denis! dit avec étonnement le maréchal, serait-il possible qu'un des chefs de la révolte de Flandre eût la hardiesse de venir parmi nous? »

— Ah! cher sire, repartit le duc de Normandie, c'est un des privilèges de la trêve: aujourd'hui la paix loyale, demain la guerre sans merci. Le chevalier Max Ferrand a combattu contre vous au siège de Tournai; il était alors votre ennemi et le nôtre; maintenant qu'il est à Paris, il devient notre hôte et celui de tout brave et courtois chevalier comme vous.

— Mais s'il était agent d'Artevel ou de l'Angleterre?

— Sa pensée n'est point là, cher sire; si vous cherchiez un peu, vous en trouveriez actuellement l'objet à la cour de la reine.

— Ah! oui, pensée d'amour.

— Et d'honneur devant Dieu, ajouta le duc.

— Sans doute, répondit le maréchal; je n'ai point oublié le combat judiciaire qui eut lieu dans la ville de Bruges, il y a quelques années, entre Samuel et Max Ferrand; il s'agissait de défendre en public la réputation de la belle princesse Jehanne de Flandre; Dieu, qui est toujours pour la bonne cause, donna la victoire au batelier flamand.

— Oui, oui, batelier issu des rois de Portugal, dit le vicomte de Melun; sans cette condition, il n'aurait pu entrer en lice avec le capitaine Samuel, qui tient aux souverains de Gènes.

— Oui, sans appartenir cependant aux anciennes races couronnées, ajouta le duc. Une révolte avait élevé cette famille, une révolte vient de la renverser. Il n'y a pas encore cent ans que l'aïeul de Samuel était pirate et faisait la guerre aux chrétiens sous le pavillon des rois maures de Grenade et des empereurs de Fez et du Maroc; tandis qu'il y a cent ans que les aïeux de Max Ferrand étaient rois de Portugal et comtes de Flandre.

— Lorsque j'étais au château de Bruges, dit le maréchal, les amis de Robert de Cassel racontaient à qui voulait l'entendre comment la princesse Jehanne aimait un vassal de bas lignage : ce vassal était Max Ferrand.

— Maréchal ! repartit le duc avec émotion, aux yeux de bien des gens la noblesse tient au cœur et au souvenir... et non à la fortune. »

Le duc de Normandie s'arrêta tout à coup en entendant une voix sonore qui partait du bateau et chantait ce couplet :

Pour un chef d'infidèles,
On dit qu'un juif errant,
Des femmes les plus belles,
Fait ici le marchand ;
Gardez-vous, bachelettes,
De quitter vos retraites,
Quand approche la nuit,
Et que le bruit
Avec le jour s'enfuit.

« Voici un avertissement qui regarde messieurs du Châtelet, dit le duc au grand chambellan.

— Prince, répondit avec embarras le vicomte de Melun, j'ai vu monsieur le prévôt de Paris et son lieutenant civil ; je sais tous les bruits fâcheux qui se répandent non-seulement dans le peuple, mais encore la cour du roi ; votre seigneurie ne l'ignore pas.

— Non, et cela me gêne beaucoup. Chaque fois que je rencontre un juif sur mon passage, l'envie me prend de le faire arrêter.

— Les juifs ne sont pas accusés seuls, dit tout bas le vicomte de Melun.

— N'importe, répondit vivement le duc ; la justice est égale pour tous les sujets du roi de France. »

Ces dernières paroles, prononcées dans le haut de la voix, attirèrent l'attention de Philippe de Valois et interrompirent la conversation qu'il tenait avec le maréchal Robert Bertrand et le chancelier ; il regarda d'un air satisfait le duc de Norman-

die et lui dit : « Mon fils, le roi de France confirme votre sentiment ; mais la justice humaine est chose périssable et par conséquent sujette à bien des infirmités. »

Dans ce moment, le petit Jehan de Laval souleva la portière de la salle et annonça le patriarche de Jérusalem.

Le roi se prit à rire en regardant le maréchal Robert Bertrand ; il se leva et s'avança de quelques pas au-devant du vénérable Bertrand de Chaunac : « Mon père, lui dit-il, soyez le bienvenu. » Le patriarche voulut se prosterner ; le roi lui prit la main et le releva ; ensuite, l'ayant fait asseoir à sa gauche, il ajouta en s'adressant à l'évêque de Beauvais :

« Monsieur le patriarche nous apporte ici bien heureuse nouvelle pour toute la chrétienté.

— Sire, dit le vénérable Bertrand de Chaunac, c'est la victoire de Dieu que je viens annoncer à messieurs du conseil privé. Lorsque j'ai quitté la cour d'Avignon, sa sainteté avait ordonné des fêtes publiques en actions de grâce.

— Nous suivrons cet exemple, » dit Philippe de Valois ; et il fit un signe d'invitation au patriarche. Celui-ci inclina respectueusement la tête devant le roi ; puis, ayant promené ses regards sur les membres du conseil, il raconta en ces termes ce qu'il avait appris à son passage à Avignon :

« Sire, vous connaissez la haute réputation de guerre du jeune émir Abd-el-Malek, fils de l'empereur du Maroc. Ce vaillant prince maure s'étant emparé d'Oran et des royaumes de Tlémécen et de Tunis, était revenu en Espagne proposer au roi de Grenade d'attaquer de nouveau les princes chrétiens. Alfonso, roi de Castille, eut connaissance de cette seconde ligue ; il contracta aussitôt une alliance offensive et défensive avec Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque et de Cerdagne, et Alfonso le Brave, roi de Portugal. Malgré les objections et la lenteur du roi d'Aragon, qui, étant occupé

dans ce moment à chercher la pierre philosophale, ne voulait pas interrompre ses travaux et se séparer de ses astrologues, les trois souverains déployèrent leurs bannières, et se mirent en marche la veille de la Saint-Jehan. Les deux armées ennemies se rencontrèrent non loin du château de Gibraltar. L'émir Abd-el-Malek et Abd-el-Hamed, roi de Grenade, apercevant l'ost chrétien (1), l'attaquèrent avant qu'il eût eu le temps de se déployer, et y causèrent un grand désordre; mais Alfonso, qui s'avavançait le dernier à la tête des troupes de Castille et de Léon, se porta vigoureusement contre la bataille que commandait l'émir. Alors les rois d'Aragon et de Portugal reformèrent leurs lignes, revinrent au combat et heurtèrent de front les Maures de Grenade. Alfonso le Brave était en avant de ses premiers escadrons, et cherchait Abd-el-Hamed pour se mesurer avec lui. De ce moment, les chrétiens reprirent l'avantage. Les Sarrasins, pressés de toutes parts, furent contraints de prendre la fuite. L'émir Abd-el-Malek faisait des efforts inouïs pour rallier ses troupes; il avait arraché des mains d'un de ses chevaliers l'étendard d'Almanzor, fils d'Abd-el-Haman, premier roi du Maroc, et l'agitait en criant aux Maures de se souvenir qu'ils fuyaient devant des chrétiens. Au milieu de la mêlée qui se précipitait vers le rivage, Alfonso de Castille reconnut l'émir au panache vert qui flottait sur son casque, et lui cria de l'attendre. Abd-el-Malek s'arrêta dès qu'il vit un chevalier chrétien venir seul de son côté; il remit l'étendard du Maroc à un écuyer et s'élança au-devant du roi. On dit qu'il y eut entre ces deux princes un combat terrible! La nuit était venue et la lune versait ses pâles lueurs sur le champ de bataille, où la victoire était encore disputée, malgré la retraite des Sarrasins et les pertes énormes qu'ils avaient essuyées,

et que l'on évalua à deux cent mille hommes. Les hauts barons de la cour de Castille et de Léon s'étaient arrêtés à quelque distance du champ du duel, et se tenaient rangés et en silence, attendant l'issue du combat. Elle se fit longtemps attendre, mais elle fut décisive. Alfonso venait d'être blessé à la tête, Abd-el-Malek lui ayant porté un coup de hache sur le casque, qu'il avait brisé: les longs cheveux noirs du roi étaient souillés de sang, et lui tombaient en désordre sur les épaules; Abd-el-Malek, plus grand, plus robuste que son adversaire, tournoyait sans cesse avec une agilité et une adresse extrêmes, et évitait les attaques vives et intelligentes du roi. Les barons espagnols commençaient à craindre; les Maures de Grenade, qui s'étaient renfermés dans le château de Gibraltar, poussaient des acclamations de joie du haut des murailles, et encourageaient l'émir par de nombreux applaudissements... mais tout à coup ils jetèrent un grand cri de douleur et de deuil: Abd-el-Malek venait d'être atteint, au défaut de la cuirasse, d'un coup d'épée qui lui avait percé le cœur... il était tombé en avant sur le cou de son cheval; mais il tenait encore sa hache sanglante. Alfonso, croyant que la blessure de l'émir n'était pas mortelle, s'approcha pour le soutenir, et lui dit: « Vaillant et jeune Abd-el-Malek, il ne te manquait que d'être chrétien! » Les barons de Castille et de Léon étaient accourus; ils détachèrent le casque du beau prince maure, et reconnurent alors qu'il ne respirait plus. Alfonso ordonna de le porter dans sa tente.

Cependant les Sarrasins de Fez, de Tunis et de Maroc étaient remontés sur leurs galères; les chrétiens ne pouvant les suivre, parce que la flotte que le roi de Portugal avait amenée n'était pas assez considérable, firent leurs dispositions pour assiéger Gibraltar. Pendant ce temps-là, les Maures abandonnèrent la côte africaine, et apprirent à l'empereur du Maroc la mort de son fils Abd-el-Malek. Cette nouvelle le plongea

(1) *L'ost*, s. m. vieux mot qui signifie armée.

dans la douleur la plus profonde; il resta trois jours renfermé dans son palais, sans vouloir écouter aucune parole de consolation, et quand il sortit de sa retraite, il fit aussitôt prêcher *la guerre sainte*, et annoncer qu'il irait lui-même venger la mort de son fils. Il demanda des troupes au grand calife, qui lui en envoya; il rassembla tous les hommes de son vaste royaume en état de faire la guerre, passa un traité avec des marchands génois, qui lui fournirent des armes, et, à la tête d'une puissante armée, il vint ensuite débarquer à Algéziras pour secourir le roi de Grenade. Mais, fatigué par l'âge et par le chagrin que lui causait la perte d'Abd-el-Malek, ayant joint près du rivage Alfonse le Brave qui marchait à sa rencontre, l'empereur ne put soutenir longtemps le choc des Portugais et des Castillans réunis; ses gens d'armes furent culbutés, lui-même ne trouva son salut qu'en se jetant dans une sagitoire, qui aussitôt courut au large. Le trésor des Sarasins tomba au pouvoir d'Alfonse; et dans un coffre d'or appartenant à l'empereur du Maroc, on trouva une lettre qui fut immédiatement envoyée au pape, avec la relation circonstanciée des deux victoires remportées sur les infidèles. Sa Sainteté m'a remis une copie de cette lettre, en m'ordonnant de la déposer entre les mains de monseigneur le roi de France. »

Philippe de Valois reçut le rouleau de parchemin que lui présentait le patriarche de Jérusalem; il le fit passer au chancelier, et lui dit : « Messire, veuillez donner connaissance de cette lettre à messieurs de mon conseil privé; ce sera peut-être un moyen de les convaincre de la nécessité où je suis, comme roi très-chrétien, d'accomplir le projet de croisade que j'ai formé depuis longtemps, et contre lequel j'ai toujours rencontré une forte opposition; circonstance indépendante de ma volonté; ce que l'on ne croit pas cependant à la cour d'Avignon... j'en appelle au souvenir de M. le patriarche de Jérusalem. »

Le vénérable Bertrand de Chaunac sentit vivement le reproche indirect que lui adressait le roi, et en fut troublé; mais Philippe de Valois le regarda aussitôt en souriant, et invita l'évêque de Beauvais à commencer la lecture de la lettre.

Vicomte DE MARQUESSAC.

Revue Littéraire.

2 vol. in-8°, chez [illegible], passage du Grand-Café, n° 2.

La révocation de l'édit de Nantes fut une des fautes du règne de Louis XIV. Privés de tous les droits que Henri IV leur avait accordés, et qu'ils conservèrent sous le règne de Louis XIII, en butte aux persécutions des gouverneurs des provinces, dont la rigueur et la cruauté outrepassèrent sans doute les ordres de la cour, sans protection contre la haine des catholiques, les protestants s'exilèrent au nombre de près de 800,000, emportant dans les pays étrangers leurs richesses et leur industrie.

Le comte Hugues de Champlay, vieux gentilhomme calviniste, dont les aïeux s'étaient signalés autrefois dans les guerres de religion, vivait retiré à son château de la Roche-Champlay, situé au milieu des Cévennes. Possesseur d'une immense fortune territoriale, entouré de ses trois petits enfants, Albert, Claude et Géraldine, âgée de dix-huit ans, qui reportaient sur leur aïeul tout l'amour qu'ils n'avaient pu donner à un père, à une mère enlevés prématurément à leur tendresse, le vieux gentilhomme ne voulut point s'exposer, lui et les siens, aux soucis de l'exil; il espéra qu'on l'oublierait, et crut à des temps meilleurs. Mais déjà la révolte s'organisait autour de lui. Soutenus par le fanatisme et protégés par leurs rochers, les paysans des Céven-

lier lui-même, envahissaient la maison. Lhomond, à la recherche de sa jeune maîtresse, parvint à l'enlever au milieu du tumulte, et la troupe se hâta de battre en retraite. Devenu secrétaire du chef des camisards, ce fidèle serviteur, ayant intéressé Cavalier au sort de mademoiselle de Champlay, l'avait décidé à tenter, pour la sauver, le coup de main qui venait si heureusement de réussir.

Au milieu des rochers des Cévennes, et dans les anfractuosités que la nature y a creusées, vivaient les femmes, les enfants des camisards : c'était là qu'ils transportaient leurs blessés, là qu'ils avaient entassé leurs provisions de vivres, de vêtements et leur arsenal de guerre. Des lampes attachées contre le rocher éclairaient seules ce froid séjour où la lumière n'avait jamais pénétré. A l'aspect de ces tristes lieux qui devaient désormais lui servir de retraite, Géraldine ne put s'empêcher de frissonner.

« Hélas ! lui dit Lhomond en fixant sur elle un regard attendri, aurais-je pu prévoir qu'un jour je vous verrais logée au fond d'une caverne et réduite à dormir sur la paille !

— Ne murmurons point contre la volonté de Dieu, répondit la jeune fille avec résignation ; il nous a ôté ce qu'il nous avait donné, peut-être sa miséricorde nous le rendra-t-elle un jour. »

Les vicissitudes de la guerre civile, après avoir d'abord fait triompher la cause des réformés, devaient bientôt amener une sanglante catastrophe. L'asile où Géraldine s'était réfugiée fut découvert : les malheureux camisards eurent à peine le temps de se dérober par la fuite aux coups de leurs ennemis. Un vieux château, appartenant à un protestant, leur ouvrit ses portes ; mais la nuit, les troupes royales cernèrent

cette dernière retraite ; le petit nombre des défenseurs qui accompagnaient les fugitifs périt les armes à la main ; le reste fut emmené en captivité, et mademoiselle de Champlay fut ramenée à l'hôtel de l'Intendance.

Le duc de Montalde arrivait à Nîmes en même temps que Géraldine. Disgracié à la cour et condamné à l'exil, il avait choisi Nîmes pour lieu de sa résidence ; car l'absence n'avait pu effacer le sentiment profond de dévouement et d'affection qu'il avait voué à mademoiselle de Champlay, et les nouvelles persécutions qu'elle venait d'endurer lui inspiraient les plus cruelles inquiétudes.

M. de Basville ne renonçait point au projet qu'il avait conçu sur Géraldine ; il lui fit donc signifier que son abjuration était fixée au jour de Noël, et qu'ensuite elle serait unie au chevalier de Basville. A tant de souffrances Géraldine ne pouvait opposer que des larmes ; elle attendit avec désespoir le moment fatal qui devait décider de son sort.

L'arrivée du maréchal de Villars, appelé à remplacer le maréchal de Montrevel dans le commandement des troupes dirigées contre les rebelles, mit fin à la guerre civile. Jean Cavalier, voyant les pertes que son parti avait éprouvées, se montra disposé à entrer dans les voies de conciliation qui lui étaient proposées ; il vint à Nîmes, où la présence du chef des révoltés produisit une vive sensation de curiosité. On accordait aux protestants la liberté de conscience, mais non le rétablissement de l'édit de Nantes : une grande partie des camisards refusa d'adhérer à ces conditions, et Cavalier se retira à Genève, refusant le brevet de colonel que le roi lui avait fait offrir.

Cependant la présence à Nîmes du duc de Montalde était pour Géraldine un adoucissement aux tortures morales qu'on lui faisait subir ; elle se sentait presque heureuse en songeant qu'elle trouverait en lui

nuit faite par surprise, les expéditions des mécontents, surtout dans le commencement de la guerre, ayant eu lieu presque toutes pendant la nuit.

un ami et un protecteur. Un jour, étant descendue dans le jardin de l'hôtel, elle y rencontra le duc. En proie à une vive émotion, elle s'arrêta :

« Mademoiselle, lui dit le jeune gentilhomme en l'abordant, combien je rends grâce au hasard qui me fournit l'occasion de vous entretenir sans témoin ! je n'osais l'espérer. »

Géraldine était tremblante.

« Que craignez-vous ? continua le duc en jetant un coup d'œil autour de lui ; nous sommes seuls ; personne ne m'a vu entrer ici. »

M. de Montalde soumit à Géraldine un projet de fuite qu'il avait mûrement médité. Le vieux Lhomond, dont il venait de découvrir la retraite à Nîmes, cacherait chez lui sa jeune maîtresse jusqu'à ce qu'elle pût trouver une occasion favorable pour passer en Angleterre.

« Le souvenir de vos malheurs s'effacera, lui dit le duc ; après tant de mauvais jours, vous vivrez heureuse.

— Je regretterai toujours la France, répondit avec tristesse Géraldine ; je me regarderai toujours comme une exilée...

— Mais si vous trouviez quelqu'un qui voulût partager votre exil, quelqu'un qui vous parlât tous les jours de votre patrie ? Ah ! si vous vouliez, moi aussi je quitterais pour toujours la France !

— Vous, monsieur le duc, renoncer à votre position, à votre rang !

— Je renonce aux liens de l'ambition, reprit-il. J'attends de vous un mot. Consentiriez-vous à me laisser partager votre exil, votre destinée ?... »

Émue, troublée, Géraldine n'osait répondre.

« Écoutez !... dit-elle en pâlisant ; il m'a semblé entendre marcher ici près... séparons-nous. Adieu ! »

A peine rentrée dans l'hôtel, mademoiselle de Champlay fut prévenue qu'elle serait mariée, le lendemain même, au chevalier de Basville.

« Sans mon consentement ! s'écria-t-elle, jamais, jamais ! »

En ce moment, un homme s'approcha d'elle, c'était l'abbé Gassand. « Cette nuit, lui dit-il tout bas, ne vous endormez pas ; quand vous entendrez frapper à votre fenêtre, ouvrez le plus doucement possible. »

L'abbé Gassand, en qui M. de Basville avait la plus grande confiance, trahissait en secret l'intendant, et chaque jour ses rapports discréditaient ce dernier à la cour : il se fit donc un plaisir de déranger les projets ambitieux de M. de Basville en favorisant l'évasion de mademoiselle de Champlay.

Au milieu de la nuit, il pénétra dans la chambre du duc de Montalde, et comme celui-ci s'étonnait d'une visite aussi inattendue : « Il s'agit, lui dit l'abbé pour le décider, de sauver cette nuit même mademoiselle de Champlay, qui demain serait mariée au chevalier de Basville. J'ai l'œil fin, monsieur le duc, et votre dévouement aux intérêts de notre jeune prisonnière n'est pas un mystère pour moi. J'ajouterai encore qu'il s'agit de vous sauver vous-même ; car demain vous devez être arrêté. » En effet, des intrigues de cour, poursuivant M. de Montalde dans l'exil, avaient fait expédier l'ordre de son arrestation.

Le duc s'habilla à la hâte, et, conduit par l'abbé Gassand, il descendit dans le jardin : tous deux se dirigèrent du côté de l'hôtel où était situé l'appartement occupé par mademoiselle de Champlay. Une échelle de jardinier fut appuyée sur le bord de la fenêtre, et Géraldine, soutenue par le duc, eut bientôt atteint le sol. Après avoir franchi la porte du jardin, dont l'abbé Gassand s'était procuré une clef, les fugitifs firent un dernier adieu à leur libérateur, qu'ils remercièrent avec effusion, et s'éloignèrent. Lhomond attendait chez lui sa jeune maîtresse : on juge du bonheur qu'éprouva cet excellent homme en voyant arriver la fille de son ancien maître.

Le lendemain, M. de Basville, accompagné de son fils, reçut les témoins con-

viés pour le mariage ; le tabellion était prêt, l'acte dressé, la fiancée seule n'avait point encore paru. L'abbé Gassand jouissait en secret des inquiétudes de l'intendant. La nouvelle de la fuite de Géraldine et de celle du duc se répandit bientôt dans l'hôtel. La maréchaussée fut mise sur pied ; mais toutes les perquisitions n'amènèrent aucun résultat : en vain une forte somme fut promise à celui qui découvrirait les fuyitifs ; on ne put retrouver leurs traces. Bientôt les événements de la guerre civile vinrent faire une diversion au ressentiment et aux recherches de l'intendant : les camisards, battus de tous côtés, se dispersèrent, ou furent pris et périrent sur le bûcher.

Quelques années plus tard, le duc de Montalde, possesseur d'un magnifique domaine situé dans un joli village du Devonshire, se promenait dans son parc ; à côté de lui, et s'appuyant sur son bras, Géraldine souriait à un petit enfant, dont un vieux serviteur surveillait la course aventureuse... un étranger parut : c'était Jean Cavalier.

« Madame la duchesse, dit en s'inclinant l'ancien chef camisard, à mon arrivée en Angleterre je me suis informé de votre résidence pour venir vous rendre mes devoirs ; j'ai pensé que vous n'auriez pas oublié la caverne des Roches. »

Cavalier apprit au duc et à la duchesse de Montalde que M. de Basville était mort

d'un accès de colère, lorsque le régent, qui gouvernait alors la France, avait mis en liberté les protestants retenus aux galères ; et que son fils avait trouvé la mort en Espagne. Quant à lui-même, Cavalier annonça que le gouvernement anglais qui, à l'époque de l'insurrection, s'était montré bien disposé pour les protestants de France, venait de le nommer au commandement de l'île de Jersey.

« Adieu donc, monsieur Cavalier, lui dit Géraldine ; mais nous nous reverrons un jour.

— Oui, à la Roche-Champlay, » ajouta le duc.

C'est une triste histoire, mesdemoiselles, que celle des guerres de religion ; et, malgré l'intérêt qui s'attache au nom de Jean Cavalier, ce brave et loyal défenseur d'une cause juste, nous n'aurions point appelé votre attention sur les sanglantes péripéties du drame des Cévennes, si nous n'avions voulu vous amener à dire, après avoir lu cet ouvrage écrit avec l'énergie, la clarté et le charme qui distinguent le style de madame Charles Reybaud : « Ce fut une belle époque que celle du roi Louis XIV ; tout était grand, les succès et les revers ; mais mieux vaut vivre dans un siècle où toutes les croyances sont également respectées, et dans lequel l'éclat et la grandeur de la royauté ne servent pas à cacher le despotisme du maître et l'esclavage des sujets. »

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

IL GIACINTO.

Se non t'arridon l'ore
Serene, avventurose,
Ah non cercar le rose
Del vergine mattin !

Ah non cercare un fiore
Che al tuo dolor contrasti !
Un bruno fior ti basti
Sovra il cadente erin.

LA JACINTHE.

Si les heures fortunées te refusent leur sourire,
ne cherche pas la rose du matin virginal !

Ne cherche pas une fleur qui contraste avec
ton chagrin ! Une sombre fleur suffit dans tes
cheveux flottants.

Di pallidi giacinto
La tua ghirlanda sia :
O giovinetta mia,
Sei pallida così.

In quel color son tinti
I tuoi begli orchii onesti ;
Quel fior somiglia i mesti
Tuoi solitari di.

ANTONIO PERETTI.

Que ta guirlande soit de pâles jacinthes , ô
jeune fille ! car tu es pâle comme elles.

Tes yeux modestes en ont le terne reflet : cette
fleur ressemble à tes jours tristes et solitaires.

M^{me} ÉLISA VAN TENAC.

Éducation.

Origine

DU NOM DES RUES DE PARIS.

LA RUE DU PUIT QUI PARLE.

BERTHE.

Quatrième article.

Au temps du bon roi Louis XII, l'espace compris entre la rue Saint-Jacques et la vieille église dédiée à Saint-Médard n'était occupé que par des cultures et principalement par des vignes, et n'eussent été les nombreuses églises et les couvents, les habitants n'auraient trouvé aucun centre pour s'aggréger et former des quartiers ou portions de ville.

Déjà, il est vrai, naissaient les rues des *Ursulines*, des *Feuillantines*, des *Carmélites*, la rue *Saint-Étienne*, la rue des *Vignes*, qui n'étaient alors qu'une réunion de pauvres chaumières habitées par des vignerons ; mais ce qui manquait pour former un noyau, c'était un domaine dont le seigneur pût prêter aide et secours à ceux qui viendraient placer leur toit sous l'ombre protectrice de ses murs.

L'année 1514 fit enfin cesser cet état de choses ; une sorte de castel s'éleva non loin du vénérable temple dédié au premier des martyrs, et aussitôt des bourgeois qui

fuyaient le trop-plein de la Cité, des artisans, des cultivateurs, vinrent aligner leurs habitations en manière de rue des deux côtés du manoir, qui prit le nom d'*hostel*, de l'ancienne destination du terrain qu'il occupait, car il y avait autrefois à cette place une *hostellerie*, c'est-à-dire tout simplement un lieu de retraite pour les cultivateurs pendant la nuit.

Le seigneur du nouvel *hostel* s'appelait le baron des Vignes ; il avait obtenu ce titre sous le règne précédent, en récompense des progrès qu'il avait fait faire à l'art du vignicole.

C'était un homme rude et grossier comme son origine, se parant insolemment de sa fortune, parce qu'elle était son ouvrage, et affectant les mœurs les plus rustiques et les plus sauvages ; aussi tous ceux qui vivaient dans sa dépendance, voisins aussi bien que serviteurs, éprouvaient pour lui plus de crainte que d'affection, bien que son patronage valût à tous la sécurité contre les nécessités matérielles de la vie, et ce dont on lui savait plus de gré encore, contre les attaques des pillards et des voleurs, qui pullulaient alors.

Grâce à ces garanties que n'offraient pas toujours aussi complètes les compagnies du guet et de la prévôté, voire même celles de la maréchaussée, ce quartier devint peuplé en très-peu de temps, et quand chaque dimanche le baron allait à l'église Saint-Étienne, en haut de la montagne, pour entendre la messe, il marchait à la tête de ses nombreux voisins, plus fier qu'un roi suivi de ses sujets.

Chaque fois que cette glorieuse escorte montait la ruelle qui s'étendait le long des fossés de l'abbaye Saint-Victor, car ce détour était nécessaire à cause des cultures qui occupaient les terrains intermédiaires, les bons bourgeois se tenaient aux portes et aux fenêtres pour voir passer celui qu'ils appelaient le roi des vigneron, et à la vue duquel ils se découvraient en s'inclinant avec un respect mêlé de terreur.

Dans une des maisons de cette ruelle demeurait un brave et honnête parcheminier, dont Berthe, la jolie fille, se complaisait surtout à voir passer le cortège du seigneur des Vignes.

Le diable, qui se tient toujours aux côtés des jeunes filles comme le lion rugissant des livres saints, cherchant sans cesse à profiter des moments d'oubli du bon ange, bourdonnait à l'oreille de Berthe chaque fois que le baron des Vignes passait : « Heu-
» reuse la femme qui sera la compagne et
» l'épouse de cet homme, qui partagera sa
» fortune, sa puissance, l'éclat de sa pro-
» spérité, et qui pourra ainsi chaque di-
» manche aller à l'église avec une suite
» d'honneur comme en ont les princesses ! »

C'est en vain que le bon ange répliquait : « Berthe, tu es une honnête fille, tu n'as
» pour richesses que ta vertu et le nom
» respecté de ton père ; garde-toi de ces
» dangereuses pensées, et songe que tu
» n'obtiendras de bonheur que dans la
» condition où le ciel t'a fait naître. En
» désirer une autre, c'est pécher contre
» lui ; prends garde qu'il ne t'en punisse ! »

Mais le bon ange n'était guère écouté, car le malin esprit reprenait aussitôt, et il s'arrangeait toujours de manière à avoir le dernier la réplique : « Berthe, tu es jeune,
» tu es jolie, tu es la plus belle des filles
» du quartier ; te résigneras-tu à passer
» tout une vie dans la pauvreté, dans les
» privations, à devenir la femme d'un rus-
» tre qui ne comprendra point le prix du
» trésor qu'il possédera ? Tu es faite, Ber-
» the, pour une condition moins infime ; le

» bonheur et la fortune sont dus à la jeu-
» nesse et à la beauté. Jeune et belle, tu
» n'as qu'à te montrer pour remporter le
» prix. » Et trop docile à ces insinuations perfides, Berthe passait de longues heures à tresser sa chevelure noire, qui encadrait si merveilleusement l'ovale de son frais visage ; elle étudiait devant un miroir l'effet de ces œillades qu'on disait si puissantes sur le cœur des hommes, et chaque fois que le baron passait, elle ne se cachait plus derrière les vitraux de sa petite fenêtre ; elle affectait au contraire de se montrer au dehors, et d'attirer les regards par toute sorte d'appâts qui rehaussaient encore l'éclat de sa beauté.

En vain Claude Pérard, son brave homme de père, l'avait-il gourmandée sur la négligence inaccoutumée qu'elle laissait voir depuis quelque temps à s'acquitter de ses devoirs de ménagère, qu'elle remplissait autrefois avec une exactitude vraiment exemplaire ; en vain lui avait-il reproché les longues heures qu'elle passait le dimanche dans sa chambre, au grand détriment de ses hardes de la semaine, qu'elle ne raccommodait plus, et de ses diners, qui n'étaient plus jamais prêts à point. Berthe n'avait de pensée que pour le baron des Vignes, et de souci que de chercher à s'en faire remarquer.

A la fin, le sire des Vignes aperçut la jolie fille à son étroite fenêtre, et Berthe, qui avait observé en rougissant l'attention flatteuse dont elle était l'objet, fit une légère inclinaison de tête, à laquelle le baron répondit par le salut le plus gracieux qu'il put ; puis elle se retira brusquement pour cacher son trouble et son émoi.

Le baron s'informa près du bourgeois qui le suivait de plus près du nom et de la profession du père de cette charmante fille. Il lui fut répondu que le père se nommait Claude Pérard, parcheminier de son état, médiocrement riche, mais honnête homme par excellence depuis un demi-siècle comme l'avaient été son père et son grand-père ; que sa fille s'appelait Berthe, avait

dix-neuf ans et qu'elle était la fille la plus avenante et la plus sage de la paroisse. Ces louangeuses paroles ne firent qu'accroître encore l'intérêt déjà si vif qu'inspirait au sire des Vignes la jeune parcheminère ; et comme d'ailleurs ses intentions s'accordaient parfaitement avec son système de popularité , il fit dès le matin du lendemain mander Claude Pérard à son hôtel. Celui-ci accourut aussitôt, comptant sur quelque bonne commande.

Quel ne fut point son ébahissement quand le seigneur des Vignes lui dit, sans autre préambule, qu'il avait vu sa fille, qu'il l'aimait éperdument, voulait l'épouser et la lui demandait en mariage.

Le brave parcheminier crut d'abord rêver, car il n'admettait pas la possibilité d'avoir jamais pour gendre un homme aussi haut placé que le baron des Vignes ; son premier mouvement fut de répliquer :

« Monseigneur, vous me voyez encore honteux et confus du grand honneur que vous me faites ; mais si ce n'est point là une plaisanterie en manière de passe-temps pour votre seigneurie, je me permettrai de vous faire observer que je suis indigne d'une pareille faveur et que...

— Maître Claude Pérard, interrompit brusquement le baron, ce n'est pas de vous qu'il s'agit en ceci, mais de votre fille ; je vous ai dit que je la trouve à mon goût, il me semble qu'en l'épousant...

— Oh ! sans doute, c'est me faire trop d'honneur, ajouta le pauvre parcheminier tout tremblant, car il savait que le baron n'avait pas l'habitude de transiger avec ses volontés et qu'il y avait toujours danger à lui résister. Aussi ne manqua-t-il point de dire qu'il remerciait Monseigneur d'avoir daigné jeter les yeux sur sa fille, à laquelle il allait annoncer le bonheur qui l'attendait. Puis il salua le baron et sortit de l'hôtel, heureux de pouvoir respirer en liberté, ce qu'il n'avait osé faire en présence du terrible roi des vigneron.

De retour au logis, le pauvre parchemi-

nier fit descendre sa fille dans son arrière-boutique, et après qu'ils furent mystérieusement enfermés, celle-ci, le voyant pâle et effaré, lui demanda si quelque malheur ne lui était point advenu, ou si quelque danger ne le menaçait point.

« Oui, un danger ! c'est le mot, vous l'avez dit, et un grand danger ! Et c'est vous qui en êtes la cause, avec votre damnée coquetterie et vos attifets de Satan !

— Que voulez-vous donc dire, mon père ? reprit Berthe toute émue de cet effrayant exorde.

— Je veux dire, je veux dire que nous sommes perdus et noyés, aussi bien que si nous nagions à cette heure en pleine eau de la Seine.

— Mais enfin....

— Enfin ! tu as été remarquée par le diable en personne, qu'on nomme le baron des Vignes ; il t'aime, le païen, et il veut t'épouser.

— Et vous appelez cela un malheur, mon père ?

— Et que te faut-il donc de plus ? fit Claude Pérard, épouvanté de la tranquillité de sa fille.

— Mais, mon père, bénissez Dieu, au contraire, reprit Berthe, et remerciez-le du bien qu'il nous envoie, car il exauce à cette heure ma prière la plus ardente, ma prière de chaque matin et de chaque soir.

— Quoi ?....

— Oui, mon père, depuis longtemps j'ambitionnais le titre et la fortune que le ciel m'envoie aujourd'hui.

— C'est plutôt l'enfer, malheureuse, et pour ta perdition !

— Mais enfin, mon père, qu'y-a-t-il de vrai dans tout ceci ?

— Tout, hélas ! puisque je sors de voir ce baron de par le diable ! Et ce disant, l'honnête parcheminier se signa dévotement.

— Vous l'avez vu ! exclama Berthe avidement, sans se troubler à ce signe d'exorcisme : et que vous a-t-il dit ?

— Oh ! il m'a fait sa proposition de la

façon du bourreau qui invite le patient à tendre le col au nœud de la potence. Par Notre-Dame ! il m'a dit en toutes lettres qu'il te trouve à son goût et qu'il veut t'épouser.

— Il vous a dit cela, mon père ?

— Oui, Berthe, et chez cet homme dire et faire c'est la même chose, vois-tu ; aussi je n'ai rien à répliquer ; j'aimerais mieux désobéir à monseigneur le roi ou à monseigneur son grand prévôt qu'à lui, il m'en coûterait moins cher ! Mais, grâce à saint Claude, mon patron, qui m'est venu en aide, j'ai rencontré dans mon chemin de retour une idée, oh ! mais une merveilleuse idée, qui est tombée du ciel juste pour notre salut.

— Et quelle idée si miraculeuse, mon père ?

— Voilà ! Si j'avais dit au baron des Vignes que je ne donnais point mon consentement à ce mariage, il n'aurait pas manqué de me répondre qu'il s'en passerait, et il aurait su s'en passer ; si je lui avais déclaré que tu refusais son alliance, il t'aurait fait enlever un beau soir sans gêne ni souci, car c'est bien avec raison qu'on l'appelle le roi du quartier. Voici donc ce que j'ai avisé : tu vas partir sur l'heure, avec le cousin Jehan, pour aller chez ta tante Nicolle, une sœur à moi que tu n'as pas vue encore, mais dont je t'ai souvent parlé, et qui habite la Picardie, par devers la bonne ville d'Amiens, dont je n'aurais jamais dû sortir ; là, mon enfant, tu seras en sûreté, et tu pourras attendre sans crainte que le baron, que Dieu foudroie ! ait pu t'oublier.

— Mais... et vous, mon père ?

— Moi, Berthe, je serai forcé d'employer un innocent mensonge que le ciel me pardonnera, puisque je ne le ferai que pour te sauver ; je dirai que tu as refusé la proposition, que tu as résisté à mes ordres, enfin que tu t'es enfuie et cachée sans doute dans un couvent, sans que j'aie pu retrouver tes traces.

— Jésus ! mon Dieu, mon père, mais

qui donc vous pousse à ces terribles nécessités ?

— Comment, fille de Satan, vous osez me demander ce qui me porte à ce parti désespéré ? mais ne savez-vous pas que j'aimerais mieux mourir que de vous voir aux mains de ce mécréant, de ce maudit païen, qui ne va à l'église que pour insulter Dieu et sa sainte mère, et jeter des sorts aux filles des bourgeois ?

— Mon père, écoutez-moi, reprit Berthe avec fermeté ; tout ce que vous me dites dans mon intérêt est bien dit, et je respecte vos paroles comme celles de mon Evangile ; mais comme il s'agit de moi ici, de mes goûts, de mon avenir, il m'est bien permis de vous exprimer ma pensée. Eh bien ! m'est avis qu'au lieu de nous exposer, vous et moi, à tant de malheurs, je ferais beaucoup mieux d'épouser le baron, d'autant que je l'aime, moi aussi, qu'il est riche, et que je me trouverai fort heureuse de devenir sa femme ; je ne le crois pas si terrible qu'on le fait, et je compte même que dans ce cas je saurai l'adoucir. Si c'est un bon chrétien, tant mieux ! Si c'est un païen, je le convertirai ; mais de toutes façons il ne faut point refuser son offre ; et arrive ce qu'il plaira à Dieu ; mais je veux l'épouser, et, malheureuse pour malheureuse, j'aime mieux souffrir baronne que femme d'un vilain. »

Berthe avait beaucoup lu dans les livres que l'on apportait chaque jour à l'atelier de son père, qui cumulait la profession de relieur avec celle de parcheminier, et le savoir qu'elle avait acquis ainsi lui avait donné sur l'esprit de son père, naturellement faible d'ailleurs, et sur toute la maison, une influence sans bornes. Aussi, dans toutes les petites discussions qui s'élevaient à l'intérieur, elle savait prendre le ton convenable pour avoir la dernière la parole ; de telle sorte que souvent le pauvre Claude, qui venait à elle pour lui adresser de justes réprimandes, s'en retournait vaincu et presque forcé de s'excuser d'a-

voir osé se montrer mécontent de mademoiselle sa fille.

Pourtant Berthe n'était ni méchante ni vicieuse; mais il y avait en elle une exaltation qui pouvait lui devenir funeste, et un orgueil démesuré qui, dirigé par la sagesse maternelle, aurait pu la conduire à la perfection de la vertu. C'était une excellente nature, qui ne demandait que des soins et de la culture pour porter des fruits abondants. Malheureusement ces soins et cette culture intelligente lui avaient manqué. Le résultat de cette discussion fut donc cette fois encore à son avantage; le bonhomme Pérard fit comme Pilate : il se lava les mains du malheur que Berthe, disait-il, s'attirait sur la tête, et après lui avoir fait les prédictions les plus sinistres, il lui donna son consentement et sa bénédiction.

Avec le baron des Vignes les choses allaient droit au but, quand tel était son désir; aussi trois semaines s'étaient à peine écoulées, que les cloches de Saint-Etienne annonçaient, à grande volée, le mariage de Berthe et du baron, qui fut célébré pompeusement, et au grand émoi des commères du quartier, qui crevaient de dépit en médissant du bonheur de la belle parcheminière, bien qu'elles eussent donné de grand cœur moitié de leur vie pour l'obtenir.

Berthe était radieuse et triomphante d'orgueil et de beauté. Le baron paraissait fort épris de sa belle fiancée; mais le brave Pérard avait conservé toutes ses transes et tous ses sombres pressentiments.

Aussi ce fut pour lui une longue et triste journée. Sa figure laissait facilement deviner quel chagrin renfermait son cœur, et, au grand ébahissement de l'assistance, on le vit souvent, pendant la cérémonie, porter la main à ses yeux pour essuyer des larmes.

Il est des êtres destinés, dans la vie desquels les jours de bonheur comptent comme des points imperceptibles dans l'espace.

Ainsi en fut-il pour la pauvre baronne des Vignes, car, aussitôt qu'elle eut pris ce titre, elle s'aperçut qu'elle s'était laissé attacher à une chaîne qui, pour être d'or au lieu de fer, n'en serait pas moins lourde à traîner. Quand l'ivresse de l'orgueil satisfait eut permis à une lueur de raison de pénétrer dans son esprit, elle reconnut avec effroi que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était chez le baron qu'un caprice grossier, qu'il n'en était déjà plus à se repentir d'une alliance aussi disproportionnée, et qu'il allait faire cruellement expier à Berthe la faute qu'elle avait commise en se croyant appelée à l'honneur d'une pareille union.

Cette découverte brisa le cœur de la pauvre enfant; elle vit alors dans quel abîme elle s'était follement jetée; elle maudit la vanité insensée qui l'avait ainsi rendue sourde aux sages remontrances de son père, et courut près de lui comme vers la seule personne qui pût recevoir ses confidences, écouter le récit de ses douleurs et voir couler librement ses larmes.

Le pauvre Claude Pérard ne put survivre aux douloureuses révélations de sa fille.

Quelque temps après, Berthe avait perdu son père, et restait ainsi seule au monde, sans appui contre les mauvais traitements de son époux, sans conseils, sans consolations.

Elle fit alors un retour sur elle-même; elle comprit l'énormité de la faute qu'elle avait commise en prêtant l'oreille aux perfides insinuations du fatal orgueil, qui avait causé son malheur à elle et coûté la vie à son père. Abandonnée des hommes, elle recourut à Dieu, et se jeta en désespérée dans le sein d'une religion qui a des miséricordes pour toutes les faiblesses, des consolations pour toutes les douleurs.

Et cet aide surnaturel et puissant lui devint d'autant plus nécessaire, que la vie, telle que la lui avait faite son époux, était chaque jour plus lourde à porter; le sommet de son aride Calvaire paraissait s'ex-

hausser sans cesse et prendre à ses yeux les formes de l'infini. A un malheur aussi extrême, Dieu seul pouvait apporter quelque soulagement.

Peu de mois avaient à peine passé sur cette union maudite, que le baron des Vignes, revenu aux habitudes de sa vie brutale et grossière, ne prenait même plus souci de dissimuler aux regards étrangers les sentiments d'aversion que lui inspirait sa compagne déchuée de tous ses prestiges. Confondue dans le peuple des servantes, Berthe voyait sa place occupée par des femmes éhontées, des bohémiennes impudiques qui flattaient les passions du baron et charmaient ses infâmes loisirs.

Et Berthe avait accepté avec une courageuse résignation le sacrifice d'elle-même, que le ciel exigeait sans doute en expiation de sa vanité d'autrefois; elle bénissait la main qui la frappait, puisque son châtiment devait lui mériter le céleste pardon.

Un événement, qui en d'autres temps aurait enivré de joie la baronne, ne fit qu'aggraver encore le poids de ses chagrins; elle devint mère, et au lieu de remercier le ciel, qui lui accordait ce titre sacré, elle versa des larmes amères sur l'enfant qu'elle avait mis au jour sous de si tristes auspices, et qui devait peut-être partager avec elle l'humiliante et cruelle réprobation qui l'accablait.

Les pressentiments d'un cœur de mère ont une puissance miraculeuse, elle leur permet d'interroger l'avenir et d'y lire les événements qui doivent s'accomplir un jour; ceux de la baronne des Vignes ne se réalisèrent que trop! Loin de faire revenir le baron, sinon à des sentiments d'une tendresse qui ne pouvait germer dans son cœur, au moins à quelques pensées de justice et d'humanité, la naissance de cet enfant ne fit qu'accroître l'aversion impitoyable dont il poursuivait la mère; il semblait que ce fût un obstacle de plus pour ses criminels projets, et ce gage d'amour et de réconciliation fut accueilli par lui

comme le signal d'une guerre sans merci.

Cependant la baronne, reléguée dans la partie la plus reculée de l'hôtel, avait trouvé un grand allègement à ses douleurs dans l'accomplissement de ses devoirs maternels et dans la rigoureuse pratique de ceux qu'une fervente piété lui imposait. Quand elle voyait son fils attacher sur elle ses yeux bleus comme ceux des anges, pouvait-elle encore dire que tout regard d'amour était éteint pour elle? Elle ne se trouvait plus seule désormais dans le monde; elle avait un fils! Un lien saint et bien-aimé la rattachait à la vie, à l'espérance, à une pensée d'avenir... elle avait un fils! Elle oubliait ses douleurs, elle n'avait plus de larmes à verser, plus d'amour à demander, plus de malheurs à craindre; elle avait un fils! Et Dieu, dans sa pitié infinie, le lui avait envoyé pour aplanir sa route sur la terre et lui ouvrir les portes du paradis.

Par une veillée d'hiver, alors que le vent mugissait au-dehors, fouettant contre les vitraux des fenêtres la neige mêlée de pluie qui les faisait bruyamment résonner, il y avait fête à l'hôtel du baron des Vignes, et les conviés devaient être nombreux, car le fracas des danses, car les chants de l'orgie, les cris de l'ivresse couvraient par moments la grande voix de la tempête.

Dans la retraite de Berthe tout était, comme d'habitude, calme et silencieux, les bruits de l'orage seuls y pénétraient; la baronne se tenait assise au coin du foyer dans un vaste fauteuil qui souvent était son lit de repos durant les longues nuits où la santé de son fils éveillait plus vivement sa sollicitude. Près d'elle se trouvait placé le berceau qui renfermait l'objet de tant d'amour, et sur un prie-Dieu mobile était ouvert un riche livre d'Heures artistement imagé.

Devant le foyer, et comme achevant la formule d'une docte et infailible ordonnance, se tenait un petit personnage au maintien roide et apprêté; c'était le physicien, que nous appelons aujourd'hui le docteur, et à l'autre coin de la cheminée

était assis le vénérable supérieur de l'abbaye Saint-Victor, le confesseur de Berthe, son conseil, son sauveur, car c'était lui qui l'avait arrachée aux horreurs du désespoir en faisant d'elle une chrétienne.

Tout à coup pénétra dans cette vaste pièce, qui n'était qu'en partie éclairée par la flamme du foyer et par celle d'une petite lampe placée près du berceau, Saturnin, l'écuyer du baron, son confident et presque toujours l'instrument de ses mauvaises passions.

L'apparition de Saturnin dans ces circonstances de lieu et de temps, le nom de cet homme, qui se rattachait à tout ce qu'il y avait, pour les personnages présents, de pénibles souvenirs, sa figure, que l'imagination prévenue faisait paraître sinistre et menaçante, glacèrent d'épouvante le cœur de la baronne, qui pâlit d'effroi à son approche.

« Que voulez-vous, Saturnin ? dit-elle d'un accent qu'elle essayait en vain de rendre ferme et assuré.

— Madame, fit une voix que l'ivresse rendait rauque, c'est par ordre du sire des Vignes, mon seigneur et maître.

— Que demandez-vous ? reprit la mère en tremblant.

— Je viens vous demander votre fils.

— Mon fils ! s'écria-t-elle en se levant ; et qu'en voulez-vous faire ?

— Ah ! comme ce n'est pas pour moi, vous comprenez que je ne saurais vous répondre. Je suis, moi, comme l'homme de l'Évangile : mon maître me dit : Va là, et j'y vais ; fais ceci, et je le fais. Le sire des Vignes m'a commandé de venir chercher l'enfant, et je viens le prendre.

— Mon fils ! vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez jamais !

— Par mon bonnet d'écuyer, vous me permettrez de vous donner un démenti, madame !

— Tuez-moi plutôt !

— Ah ! ça, on ne me l'a point commandé. Et le trop fidèle messager du

baron s'avancait résolument pour exécuter les ordres impitoyables qu'il avait reçus.

Cependant le médecin voulut essayer d'interposer son autorité ; il parla au nom de la santé de l'enfant, déjà compromise, et fit Saturnin responsable de toute conséquence fatale, tandis que le pieux abbé de Saint-Victor usait de son influence sur l'esprit de la baronne pour l'exhorter à la résignation et à la soumission aux volontés du maître.

Alors la malheureuse mère tenta un dernier effort : elle se jeta aux genoux de cet homme, et le pria, comme on prie Dieu, de lui laisser son enfant.

Et lui, impassible comme un rocher, ne lui répondait qu'en répétant froidement l'ordre qu'il avait reçu de son maître, lorsque la baronne se jeta en désespérée sur le berceau, saisit son enfant, et le tenant étroitement embrassé, se dressa en face de Saturnin : « Viens donc le prendre, s'écria-t-elle, viens, si tu l'oses !

— Par l'enfer ! c'est vous qui m'aurez forcé à employer la violence, madame ; eh bien ! qu'il en soit ainsi ; mon maître sera obéi : il le faut ! »

Alors s'engagea entre cet homme et la mère, qui défendait son enfant avec la rage et les griffes d'une lionne, une de ces luttes sans nom, luttes épouvantables, où la faiblesse se change en puissance terrible, où la force, paralysée comme par une main invisible, est contenue, comprimée jusqu'à ce qu'elle éclate à la fin, et que, comme la mort, elle plante le drapeau de sa victoire sur des ruines et des débris. C'était un horrible mélange des blasphèmes impies du soldat, des paroles conciliantes du médecin, des prières du prêtre, des larmes et des cris inarticulés de la mère.

A la fin, force resta au méchant, et la baronne, épuisée, tomba à demi morte dans son fauteuil. Les pas de Saturnin qui s'éloignait, la rappelèrent bien vite à la vie.

« Oh ! un baiser, un baiser encore ! »

s'écria-t-elle en tendant les bras à l'homme qui s'enfuyait avec sa proie : et cette suprême prière, ce cri suppliant, parti du cœur de la mère, alla droit au cœur du tigre et l'émut. Il revint, présenta aux embrassements de la baronne le pauvre enfant épouvanté, dont la lutte avait mis à nu le corps rose et blanc comme la corolle d'une fleur ; et la mère, le couvrant de caresses convulsives, semblait vouloir lui donner toute son âme dans ce dernier baiser.

« Et sa croix d'or ! fit-elle avec épouvante ; cette croix que j'avais reçue de ma pauvre mère, comme un précieux talisman, et que j'avais donnée à mon fils comme un gage de vie et d'avenir ! » Regardant le cou de son fils : « Perdue ! mon Dieu ! perdue ! Et mon fils, il serait donc perdu aussi !... »

D'un regard rapide, elle parcourut les lambeaux de hardes gisants épars sur le parquet, aperçut la croix qui brillait près du foyer ardent, d'une main désespérée saisit le cordon auquel elle était suspendue, et la plaçant sur la poitrine de son enfant : « Oh ! qu'elle ne te quitte plus, dit-elle ; qu'elle soit ta sauve garde ! »

A ce moment un cri de douleur arraché à l'enfant fit rejeter aussitôt cette croix brûlante, et l'on s'aperçut alors qu'elle avait laissé sur sa poitrine une brûlure ineffaçable.

« Rassurez-vous, madame, dit le saint prêtre à la mère éplorée, car la main de Dieu se montre dans tout ceci ; peut-être un jour cette sainte image vous vaudra-t-elle en effet le salut de votre fils. »

Et quand Saturnin fut parti, l'abbé de Saint-Victor ajouta : « La charité nous défend de prêter à votre époux des intentions criminelles qu'il peut ne pas avoir, espérons-le ; mais la prudence nous oblige à tout prévoir. Si un jour le baron voulait vous poursuivre de sa haine injuste jusque dans votre enfant, s'il refusait de le reconnaître, ce signe et notre témoignage suffiraient pour triompher de ses mauvais desseins. »

Tout en effet depuis ce jour vint confirmer les terreurs et les funestes pressentiments de la baronne ; jamais plus elle ne revit son fils, jamais plus elle n'en entendit parler, et ne trouva quelqu'un qui pût lui en donner des nouvelles... elle n'avait que son cœur pour lui dire qu'il n'était point mort !

Un soir, que, poursuivie par l'incessante pensée de son enfant, elle avait trouvé la force de surmonter la terreur que lui inspirait la présence du baron, et d'enfreindre l'ordre formel qui lui défendait de pénétrer dans ses appartements sans y être appelée, elle s'était résolue à venir demander au sir des Vignes ce qu'il avait fait de son fils. Elle s'avança en traversant, silencieuse comme un fantôme, les longues et sombres galeries de l'hôtel, et arriva ainsi, sans être aperçue, jusqu'à la porte de la chambre à coucher du baron. Là elle s'arrêta glacée, immobile... elle avait entendu retentir sous les vastes lambris la voix éclatante du baron irrité... pâle d'effroi, elle écouta.

« Non, par ma mort ! clamait le baron, il ne sera pas dit que je resterai à jamais enchaîné, lorsque je puis être libre ! J'ai su me débarrasser du fils, je saurai m'affranchir aussi de la mère ; le fils, qui n'a plus ni nom ni patrie, parcourt en ce moment, s'il vit encore, les pays d'Allemagne à la suite d'une troupe de soudards ; il n'existe plus pour moi. A présent, il faut que la fille du parcheminier soit enterrée dans un couvent, ou qu'elle meure. Par l'enfer ! je le jure, il en sera ainsi ! et cela, de plus ou de moins dans mon compte avec Satan, ne changera guère le total. »

A la suite de cette révélation inattendue qui semblait venir du ciel, Berthe prit une résolution sublime qui devait épargner au baron la nécessité d'un crime épouvantable. Dès le lendemain, elle eut une longue conférence avec son médecin et son confesseur, seuls possesseurs de ce secret, et deux jours après on annonçait au sire des Vignes et à tous les habitants de l'hôtel

que la baronne des Vignes était morte.

Grande fut la joie du baron, qui se trouvait ainsi délivré d'un obstacle gênant; et cet événement lui fournit encore une occasion solennelle de déployer le faste insolent de son orgueil. Les obsèques de la baronne furent pompeuses; les larmes que ne lui donnait point son époux furent largement jetées comme une pluie d'or et d'argent sur les tentures de soie et de velours; et les bonnes gens du populaire disaient encore avec une sorte d'envie, en voyant passer le cortège : que la parcheminière était inhumée ainsi qu'elle avait été mariée, avec le même éclat qu'une princesse.

Tandis qu'on déposait au fond d'un fastueux mausolée la bière vide dans laquelle on croyait enfermé le corps de la baronne des Vignes, Berthe descendait vivante au fond d'un tombeau où elle devait consumer dans la prière et les larmes de la pénitence le misérable reste de jours que Dieu lui réservait.

En ces temps d'une piété si fervente et d'une foi si vive, qu'à notre époque de raison sceptique et de croyances molles et faciles nous ne pouvons plus les comprendre, il n'était pas étonnant de voir des chrétiens faire des vœux qui condamnaient leur vie aux pratiques les plus austères, aux privations les plus dures.

Certains fidèles se faisaient enfermer dans d'étroites cellules, pratiquées pour l'ordinaire dans l'épaisseur d'un mur; ils n'avaient pour lit que la pierre froide, pour nourriture que les aliments que leur jetait par une petite lucarne la charité publique. Ils passaient ainsi cinq, dix, quinze, vingt années, une vie entière, et on n'ouvrait la cellule que pour en retirer un cadavre.

On les appelait des *reclus*, des *recluses*.

Voulant imiter ces grands et admirables modèles, Berthe s'était fait descendre dans le fond d'un puits, interrompu à mi-route par l'impossibilité d'y faire arriver les eaux. Cette espèce de citerne se trouvait le long

des murs de l'hôtel des Vignes. La pénitente avait fait vœu de demeurer là jusqu'à ce que Dieu lui accordât la grâce de revoir le fils qu'elle avait perdu.

Les jours, les semaines, les mois, les années se passèrent, et Berthe, sans perdre un instant ni le courage ni l'espoir, priait sans cesse pour la conversion du baron, pour le retour de son fils, pour son propre salut.

Le puits qui parle ou le puits de la sainte, ainsi qu'on l'appelait depuis qu'on avait entendu s'en échapper des prières et des chants sacrés, fut bientôt en grande vénération, et l'on accourait des environs, comme à un pieux pèlerinage, lui demander des remèdes à tous les maux, des adoucissements à toutes les douleurs. Les épouses malheureuses dans leur ménage, les mères qui tremblaient pour les jours de leur enfant, étaient surtout bien accueillies de la recluse, et pour elles il montait toujours du fond de la fosse de douces paroles d'espoir et de consolation.

Dix-huit années s'écoulèrent sans que Dieu eût paru prendre en pitié la malheureuse qui ne se lassait point d'implorer sa miséricorde.

Une nuit, le crieur public venait de passer en jetant à la ville endormie cette phrase lugubre : « *Il est onze heures, réveillez-vous, gens qui dormez, priez Dieu pour les trépassés!* » Un requiescant à peine sensible, qui était l'habituelle réponse de ceux que le crieur rencontrait, était sorti du puits de la recluse, lorsqu'un jeune homme vint s'accouder sur la pierre usée par le passage des milliers de pèlerins qui étaient venus avant lui consulter le saint oracle.

« Ohé! la recluse, fit le jeune homme, ohé! dormez-vous?... Êtes-vous morte?

— Je prie Dieu, mon fils, répondit Berthe, et pour moi et pour tous.

— Priez donc aussi pour moi, car j'en ai grand besoin.

— Si vous allez à Dieu avec confiance,

Dieu exaucera votre demande, croyez-moi.

— Alors il sera plus de parole que le diable, que j'ai servi en bon valet jusqu'à présent, et qui me laisse aujourd'hui dans l'embarras.

— Que voulez-vous donc, mon fils, et quelles douleurs connaissez-vous déjà, vous qui, à en juger par le son de votre voix, êtes si jeune encore dans la vie ?

— Écoutez, sainte femme : je suis venu à vous parce qu'on m'a dit que vos prières étaient toujours exaucées ; ce n'est pourtant pas qu'elles partent de haut ; mais enfin votre protection est efficace, et je vous la demande. Or, voilà mon histoire, elle n'est pas longue : Je me nomme Étienne, comme le patron de cette paroisse ; je n'ai jamais connu ni père ni mère, et on ne m'a jamais appris à obéir à d'autre maître qu'au seigneur Satanas. Tout jeune j'ai été emmené de France à la suite des compagnies de soudards, qui m'ont conduit dans des contrées lointaines, et, par l'enfer, ils m'ont fait chèrement payer les bienfaits de l'éducation qu'ils m'ont donnée, et qui consistait à bien boire, à bien jurer et à bien me battre.

Plus tard, la condition a cessé de me plaire ; je suis revenu en France, dans la bonne ville de Paris, où j'ai failli mourir de faim. Je me suis alors enrôlé dans la confrérie des *Enfants sans-souci*, puis je me suis fait *truand*, et je passe une vie assez joyeuse depuis plusieurs années, occupé le jour à jouer, à boire, à dormir ; la nuit à donner de la besogne à messieurs de la prévôté. Eh bien ! par l'Antechrist, tout cela finit aussi par me fatiguer ; je voudrais devenir un honnête bourgeois, et je ne puis être qu'un brave truand. Il me faudrait un père, une mère, quelque chose de la famille, et c'est pour cela, sainte femme, que je suis venu vous consulter. Voyons, pouvez-vous me faire donner un nom, un père?... Ah ! par exemple, je ne puis vous aider en rien, je n'ai pour être reconnu qu'un seul signe...

— Une croix sur la poitrine ! cria du fond du puits la voix de la recluse.

— Tiens ! vous avez deviné cela ?

— Tu as un nom, un père, mon fils, une fortune à recueillir, des droits à faire valoir. Ah ! merci, mon Dieu, vous avez exaucé ma prière ! Hors d'ici ! il faut me tirer hors d'ici, mon fils, car je vais te conduire à ton père. »

Quand Étienne et sa mère se présentèrent à l'hôtel des Vignes, il s'y passait une scène lugubre et solennelle ; les galeries, les salles d'attente, la chambre à coucher, regorgeaient de nombreux visiteurs, anciens amis, compagnons des débauches, et des plaisirs du baron, qui venaient attendre sa dernière heure pour se partager ses dépouilles. Il était étendu, à demi glacé déjà par la main de la mort, sur le lit de l'agonie, et à ce moment terrible, où l'âme résume tout le passé dont elle va rendre compte à son créateur, le baron voyait dans un miroir magique se dérouler devant ses regards épouvantés la série infinie de ses erreurs et de ses crimes. Il était torturé surtout par la pensée de son fils, qu'il avait jeté nu et dépouillé dans la vie, comme on jette à la voirie le cadavre d'un répréhensible.

En ce moment un mouvement se fit dans la foule, et deux personnages nouveaux parvinrent jusqu'au lit de douleur en laissant derrière eux une longue trace d'horreur et d'épouvante.

« Place ! criait Berthe, place à la baronne des Vignes et à son fils ! »

Et tous reculaient, pâles d'effroi, comme devant deux spectres échappés à leur tombe.

— Sire des Vignes, fit-elle en se plaçant devant le baron, moi, Berthe, ta fidèle et légitime épouse, je viens, au moment où sonne ton heure dernière, t'apporter le gage de ta réconciliation avec le ciel, le moyen d'obtenir ton pardon de Dieu qui t'attend pour te juger : je te ramène ton fils.

— Mon fils !

— Oui, ton fils ; et si tu ne croyais point à ma parole , lis ce parchemin , regarde cette poitrine et remercie-moi , car avant de mourir tu peux encore être béni. »

Et le moribond , après avoir parcouru du regard l'écrit signé du physicien et de l'abbé de Saint-Victor , et examiné l'empreinte que portait la poitrine d'Étienne : « Bénis-moi donc alors , dit-il d'une voix affaiblie en se soulevant avec peine , bénis-moi , toi que j'ai méconnue , et qui sors de la tombe pour m'annoncer mon salut. Bénis-moi aussi , toi , mon fils , car j'ai été assez puni de ne t'avoir point aimé. » Et se tournant vers les nombreux spectateurs de cette scène imposante , il dit en posant la main sur la tête d'Étienne : « C'est mon fils , c'est lui qui me succède. »

Et il expira.

Après avoir retrouvé si miraculeusement son fils et obtenu la conversion non moins miraculeuse de son époux , Berthe , qui crut que son vœu était accompli , rendit à Dieu de solennelles actions de grâces , et déposa sur l'autel de Saint-Étienne , avec une riche offrande , la croix d'or qu'elle avait jusque-là gardée et usée sous ses baisers.

Mais bientôt elle s'aperçut que sa joie était prématurée , son bonheur mensonger : son fils lui était rendu pour ce monde , mais perdu à jamais pour l'autre ; elle avait retrouvé le corps , l'âme appartenait au démon.

Étienne , par chacune de ses actions , donnait l'irrécusable preuve que le sang du baron des Vignes coulait en ses veines ; il pratiquait ses préceptes , marchait dans ses voies et remplissait comme lui sa vie d'iniquités. Berthe comprit dès lors que son vœu n'était pas accompli , car le fils , tel qu'elle l'avait redemandé à Dieu , ne lui était point rendu ; et sans parler à personne de son projet , elle redescendit un jour au fond de sa demeure souterraine , faisant le serment de n'en plus sortir vi-

vante , dans l'espoir d'obtenir le salut d'Étienne à ce prix.

Six années s'étaient encore écoulées dans l'exercice de cette pénitence jusqu'à inouïe , lorsque la moderne Monique sentit que sa fin approchait ; elle s'en réjouit , car une voix secrète disait à son cœur que son sacrifice n'avait point été inutile.

La veille du jour le plus saint de l'année chrétienne , de la fête de Pâques , magnifique image de l'immortalité prêchée par la religion du Christ , la recluse voulut , avant de quitter la terre , recevoir la communion , ce viatique du voyageur croyant qui passe de la vie à l'éternité.

Un jeune religieux de l'abbaye de Saint-Victor accourut en toute hâte et lui descendit dans une boîte d'or l'hostie consacrée ; puis quand elle eut communiqué , le prêtre , l'exhortant au courage , à la confiance , lui dit ces paroles : « Quittez heureuse cette terre de misère et d'erreurs , sainte femme ! car le ciel a exaucé votre prière dernière ; votre fils a ouvert les yeux à la lumière ; il a pleuré sur ses fautes ; aujourd'hui il les expie dans le silence du sanctuaire et les austérités du cloître. Celui qui vous parle en ce moment , c'est votre fils , Étienne , autrefois le réprouvé , aujourd'hui le béni ! »

La recluse ne répondit rien à cette heureuse nouvelle ; son rôle était désormais rempli sur la terre , et , toute à Dieu , elle ne semblait plus s'entretenir qu'en lui.

On l'entendit entonner d'une voix d'algèresse ce chant de reconnaissance que dit l'Église comme un joyeux adieu : *Nunc dimittis servum tuum , Domine...*

Quand le chant eut cessé , la recluse était morte.

Lors de la disparition de Berthe , Étienne avait été en effet éclairé d'un rayon divin : pressé de sortir d'une voie si fatale , et trouvant lourd à porter le poids de l'héritage paternel , il fit abattre l'hôtel des Vignes pour effacer jusqu'aux derniè-

res traces des désordres du baron ; il abandonna le terrain et les sommes nécessaires pour que de nombreuses habitations y fussent construites à l'usage des pauvres ; et après avoir ainsi noblement employé l'immense fortune que Dieu lui avait donnée, il était entré à l'abbaye de Saint-Victor pour consacrer le reste de sa vie à la prière, à la pénitence, et cela sans aller voir sa mère, qu'il savait rentrée dans sa retraite, n'ayant voulu reparaître à ses yeux que réhabilité.

Mais le puits miraculeux demeura longtemps un objet de culte et de vénération pour le peuple : le superbe hôtel disparut ;

son redoutable seigneur fut oublié, son nom même s'effaça des souvenirs ; le puits de la recluse resta dans la mémoire des hommes, et même, quand l'âge des vives croyances fut passé, quand mille révolutions, en bouleversant la grande ville, eurent fait disparaître jusqu'aux moindres vestiges de ce pieux monument, son nom demeura toujours en religieuse vénération, et à cette heure encore la rue que l'orgueil avait baptisée, il y a près de quatre cents ans, du nom de *rue de l'Hostel des Vignes*, a conservé celui, beaucoup plus humble, de *rue du Puits qui parle*.

VICTOR HERBIN.

Enigme Historique.

Ne me comprenez point parmi les rois de France,

Je ne fus que duc des Français.

Ceci ne tire pas du tout à conséquence,

J'en appelle à tous mes succès.

Écoutez ce que dit l'histoire :

Citoyen dévoué, magnanime soldat,

Habile capitaine et sage magistrat,

J'eus des héros les talents et la gloire ;

Mais dans ma tâche aussi quels soins et quels labeurs !

Voler du nord au sud, vaincre la Germanie,

Disputer l'Aquitaine aux Arabes vainqueurs,

Imposer aux Saxons notre suprématie,

Éloigner, à la fin, le peuple musulman,

Lui, son joug et son Koran,

Voilà l'usage de ma vie !

Ne vous récriez pas, bien qu'il y ait de quoi ;

Mais aussi, sachez-le, je mourus avant l'âge !

Un de mes fils alors, en tout digne de moi,

Recueillit un bel héritage :

C'était la France et le titre de roi !

HIPPOLYTE SURVILLE.

*Charles Marsel
Cépin à Ref*

Revue des Théâtres

Le Vampire, comédie-vaudeville en un acte,
par M. E. Deligny.

Un salon de l'hôtel des eaux de Bagnols.

La vicomtesse de Soubiran, jeune et jolie veuve, se rendait aux eaux, lorsque sa chaise de poste vint à casser à deux lieues de Bagnols ; tandis qu'on la raccommodeait, elle reçut l'hospitalité dans une modeste maison habitée par une jeune fille pauvre et orpheline, nommée Nelsy Dubourg, qui demeurait avec sa nourrice. La belle veuve se prit d'une tendre amitié pour la jeune fille, et à force d'instances elle la décida à l'accompagner ; déjà le marquis de Noir-lac, qui aime la vicomtesse, se trouvait aux eaux dans l'espoir de hâter son mariage avec elle ; mais, au contraire, depuis trois semaines qu'ils sont réunis, madame de Soubiran lui témoigne de jour en jour plus de froideur.... il n'y comprend rien.

Un nouveau personnage arrive dans l'hôtel. « Eh ! c'est Duplumet, mon camarade de collège ! s'écrie de Noir-lac. — Oui, répond Duplumet ; je ne suis plus clerc d'avoué, j'ai brisé la chrysalide de papier timbré dans laquelle la volonté de mon oncle m'avait emmaillotté ; et le cher homme s'étant retiré dans l'autre monde, j'ai hérité de ses cinquante mille livres de rente. Maintenant je suis ma vocation.... je ne fais rien. — Je ne croyais pas ton oncle aussi riche ; mais tu es si vantard, si habbleur ! mon pauvre Duplumet. — Je me nomme Hector, baron du-Plumet, avec un trait d'union. — Et où as-tu pris ce titre-là ? — Je l'ai cueilli sur l'arbre généalogique de ma famille : la preuve, c'est que voici ma carte. Mais tu ne me demandes pas où je vais en te quittant. — Il me suffit de savoir que tu pars. — Eh bien, mon bon, voici mon histoire. Par une matinée sombre, deux hommes se heurtè-

rent nez contre nez rue Montorgueil ; après ce carambolage ces deux hommes s'écrièrent en même temps : « Faites donc attention... imbécile ! » Puis ils se reconnurent.... l'un était moi, l'autre M. Mathusson, riche client de mon étude : « J'allais chez votre patron, me dit-il ; mais vous pouvez le remplacer. J'ai un neveu qui habite la Prusse ; je voudrais le déshériter, parce qu'il ne veut pas épouser une fille de mon frère, mort depuis deux ans, et je voudrais tout donner à cette nièce : comment faire ? — Réalisez votre fortune et donnez-la lui de votre vivant, répondis-je. » Eh bien, mon cher, il a acheté huit cent mille francs de cinq pour cent au nom de ladite nièce, et il lui en remettra dans peu le certificat. — Je ne devine pas quel rapport?... — Alors, j'ai plus d'esprit que toi... Comment ! tu ne comprends pas que je vais à deux lieues d'ici épouser cette nièce, qui possède huit cent mille francs à son insu ? — Tu la connais ? — Non ! mais une jeune fille qui n'a ni nom ni fortune peut-elle refuser mes richesses et mon titre de baron du-Plumet ? » En ce moment des baigneurs entrent dans le salon : « Eh ! s'écrie Duplumet, des personnes de ma connaissance !... des amis intimes ! » Il tend la main à tout le monde, personne ne la lui prend ; on le salue avec froideur. Un peu embarrassé, il regarde par la fenêtre. « Quel est donc, dit-il, ce monsieur qui se promène dans le jardin ? je lui ai adressé la parole tout à l'heure en venant ici, il ne m'a répondu que par un signe de tête. — Son nom est d'Ossanberg, dit le marquis ; nous l'avons surnommé le vampire, parce qu'il est pâle, mystérieux, et se promène dès que la lune est levée. Le voici ! » Il entre, salue, s'assied, tire un livre de sa poche, l'ouvre et le lit avec attention. « Depuis trois semaines qu'il est ici, ajoute le marquis, nous ne lui avons pas entendu prononcer un seul mot : tous nos efforts pour l'engager à parler ont été inutiles ; il est constamment plongé, comme tu le

vois, dans la lecture de ce livre, qu'il ferme dès qu'on approche. — Il aura été flâner en Turquie, où l'on coupe très-adroitement les langues, reprend Duplumet. — Non, on l'a vu causer à voix basse avec son domestique, aussi taciturne que son maître. — Eh bien, messieurs, s'écrie Duplumet s'adressant aux baigneurs, je gage vingt-cinq louis que je fais parler cet original... je suis étonnant pour les farces. » Le marquis tient le pari. Duplumet s'avance devant d'Ossanberg et s'écrie : « Ce n'est point une erreur de mes sens abusés... c'est bien lui ! c'est bien toi ! (Le jeune homme se lève.) Je t'avais déjà reconnu dans le jardin, mais le bruit de ta mort aux Antilles... Laisse-moi te presser sur mon cœur (d'Ossanberg le repousse et lui lance un regard furieux.) Me serais-je trompé ? non ! la ressemblance est trop grande.... puis mon cousin était muet, et l'on prétend que vous l'êtes... Dites un mot pour me prouver que vous n'êtes pas mon cousin.... un seul mot ! — Sot ! » dit le jeune homme qui lui donne sa carte, se rassied, et reprend sa lecture. « Je vois que nous ne sommes pas cousins, » reprend Duplumet. Il lit la carte. « Vous vous nommez Frédéric d'Ossanberg.... enchanté d'avoir fait votre connaissance. Il a parlé ! ajoutait-il en s'adressant à Noirlac. — Il a dit : sot, répond le marquis, c'est une insulte ! — Cependant, ce monosyllabe peut se prendre dans plusieurs acceptions. Nous avons d'abord *seau* qui garde l'eau, puis les *sceaux* de l'état qui sont gardés par un ministre, et les *sauts* dangereux dont on se garde soi-même. — Mais il t'a donné sa carte, ce qui me paraît assez clair. — C'est peut-être par politesse... j'y réfléchirai ; avant je dois songer à l'hymen qui m'appelle à cors et à cris... A propos, tu devais te marier (Noirlac baisse tristement la tête) ; tes affaires vont mal ?... la cruelle est ici sans doute ?... son nom ? — Tu ne la connais pas... Tu ne vas pas dans ce monde-là. — Je vais dans tous les mondes, s'il te plaît. Ah !... je

me souviens !... la vicomtesse de Soubiran ; j'ai été cent fois chez elle.... jolie femme, vraiment !... Elle refuse de t'épouser ? tu ne sais pas t'y prendre. — Insupportable fat. — Fat !... pour te punir je veux rendre la vicomtesse folle de moi... parions ! — Cette fois l'enjeu sera de cinq cents louis, répond de Noirlac. Il ennuiera la vicomtesse, ce contraste me sera peut-être favorable, se dit le pauvre marquis. » En ce moment la vicomtesse et Nelsy entrent dans le salon ; Duplumet les salue et se sauve sous prétexte d'aller faire sa toilette, mais dans le fait pour aller demander aux domestiques laquelle des deux est la vicomtesse, car il ne l'a jamais vue. Les baigneurs et de Noirlac partent pour la promenade. D'Ossanberg se lève, salue gracieusement les dames, puis il s'éloigne. Nelsy et la vicomtesse restent seules. « Monsieur de Noirlac m'ennuie, dit la jeune veuve. — Pourquoi ? demande Nelsy. — Il m'aime trop. — Vous n'avez que ce reproche à lui faire ? — De plus, il a commis une grande faute en m'entretenant sans cesse de M. d'Ossanberg et en excitant ma curiosité par mille suppositions graves ou plaisantes sur ce jeune homme pâle et mélancolique qui ne parle jamais... Je suis troublée, tourmentée par cet être silencieux, dont l'image est constamment présente à mon esprit.... Je suis furieuse ! ma chère, car enfin... ce jeune homme... je crois que je l'aime. — O mon Dieu ! s'écrie Nelsy. Et lui, vous aime-t-il ? — Comme vous êtes émue ! dit la vicomtesse ; serions-nous rivales ? quel malheur ! Ah ! monsieur de Noirlac, je vous pardonnerais encore bien moins ! — Hélas ! madame, ce n'est pas ma faute ! Dans le jour ce jeune homme tient ses yeux constamment fixés sur moi, et la nuit il la passe à regarder ma fenêtre. — O ma belle ! il regarde la mienne aussi bien que la vôtre... nos chambres se touchent. — Il m'entoure de soins, de prévenances. — Moi aussi. — Ce matin je l'ai aperçu qui cherchait mon bracelet que personne n'avait

pu trouver. — Vous a-t-il parlé en vous le remettant? — Non, il m'a saluée sans répondre à mes témoignages de reconnaissance. — Alors, il ne vous aime pas non plus.... mais nous n'en sommes pas moins rivales.... nous qui nous aimions tant! ma bonne Nelsy, nous allons nous détester! — Oh! non! — Nous ne pourrions pas nous en défendre (elle l'embrasse); vous verrez que bientôt nous serons ennemies mortelles. Le voici! il faut qu'il parle, je le veux! » Toutes deux s'asseyent séparément. Nelsy prend un livre. D'Ossanberg apporte deux bouquets, qu'il dépose sur la table sans que les dames s'en aperçoivent, et il s'éloignait, lorsque, voyant la vicomtesse se le regarder, il la salue profondément. Elle laisse tomber son mouchoir, il le ramasse et le lui rend. « Cette belle journée ne vous engage pas à sortir, monsieur? lui dit-elle, vous restez à l'hôtel comme nous? » Il la salue en souriant, se tourne du côté de Nelsy, qui se lève, et laisse tomber son livre; il le ramasse avec empressement. « Pardon, monsieur, lui dit la jeune fille; que de peines je vous donne! » Il la salue et sort du salon. « Eh bien! dit-elle étonnée, il s'en va! — Il allait parler, j'en suis sûre, s'écrie la vicomtesse. Oh! je donnerais dix ans de ma vie pour connaître le mot de cette énigme vivante! Peut-être la jeune fille qu'il aimait est-elle morte en lui faisant jurer de ne parler à aucune femme.... Peut-être a-t-il perdu sa fiancée pour un mot indiscret et s'est-il condamné au silence!... Mais je connaîtrai ce secret, je veux le connaître!... Ah! si cet homme pouvait m'aimer, comme je me vengerais! comme je lui rendrais tous les tourments qu'il me fait endurer! — S'il vous aime, madame, je vous en supplie, ne le traitez pas de même que M. de Noirlac, laissez-moi du moins la consolation de le savoir heureux! » La vicomtesse aperçoit les deux bouquets. « Ils sont pareils, dit-elle : un camélia blanc au milieu d'une touffe de violettes entourées de bruyères. — Un papier les enveloppe, sur

lequel est mon nom, ajoute Nelsy. — Je ne vois là dedans aucune préférence, reprend la vicomtesse : il vous charge de me remettre un de ces bouquets. » Duplumet arrive, il prend Nelsy pour madame de Soubiran, et, afin de gagner son pari, tient à la jeune fille les discours les plus saugrenus, les plus bouffons, sur son dévouement pour elle, qui dit-il, « le ferait aller au cap de Bonne-Espérance dans une coquille de noix. » Nelsy se fâche; mais la vicomtesse l'apaise. Elle veut se servir de Duplumet. « Mon amie vous serait bien reconnaissante, lui dit-elle, si vous parveniez à forcer M. d'Ossanberg à vous révéler son secret. » Duplumet se fait fort d'y réussir, et les dames lui laissent le champ libre. D'Ossanberg se présente; l'ancien clerc d'avoué lui débite une foule de phrases plus embrouillées les unes que les autres. (Le jeune homme lui fait signe qu'il comprend.) « Ça se trouve bien, se dit Duplumet, je ne me comprenais pas. » Ce que comprend d'Ossanberg, c'est que Duplumet demande réparation de l'insulte qu'il a été faite. En effet, un domestique apporte des armes... Duplumet profite de cette circonstance pour obtenir le secret du jeune homme. « Si je meurs, dit-il en lui confiant un portefeuille (dans lequel il n'y a absolument rien), remettez ceci à mon notaire. De mon côté, que puis-je faire pour vous? » D'Ossanberg réfléchit, tire de son sein une lettre, adressée à mademoiselle Nelsy Dubourg, dans laquelle il lui fait l'aveu de son admiration. Cette demoiselle est précisément la fiancée que Duplumet s'était faite... Il apprend ainsi qu'elle est dans l'hôtel; et comme il s'est trompé une première fois, il prend la vicomtesse pour Nelsy, et se promet de faire marcher deux affaires à la fois : gagner son pari en se faisant aimer de la vicomtesse, et épouser Nelsy en se gardant bien de lui remettre la lettre de son rival.

Enfin, mesdemoiselles, ce grand secret le voici : Le vampire est un jeune Prussien qui, ayant vu dans son pays des Français très-ridicules en parlant allemand,

se hâtait d'apprendre le français avant de le parler, dans la crainte d'être trouvé ridicule à son tour.... Le hasard fait que ce jeune Prussien est le neveu que M. Mathisson déshéritait parce qu'il ne voulait pas épouser sa cousine, laquelle cousine il aime sans la connaître, puisque c'est Nelsy Dubourg.

D'Ossanberg, qui s'était rendu dans le petit bois où il avait donné rendez-vous à Duplumet pour se battre, l'attendait; pendant ce temps Duplumet profite de ce qu'il est libre pour faire par la fenêtre un signal convenu afin d'annoncer aux deux dames qu'il tient le secret du vampire. Accompagnées de M. de Noirlac, elles entrent au salon. « Quoi ! il ne parle pas parce qu'il baragouine ! s'écrie la vicomtesse en éclatant de rire ; cela me semble bien ridicule ! — Cela me semble très-naturel, reprend Nelsy. » Mais d'Ossanberg, qui s'impatiente d'attendre son adversaire, arrive, l'appelle lâche, réclame sa lettre... « Elle était adressée à mademoiselle, n'est-ce pas ? dit le marquis montrant Nelsy. — Zerdainement, répond d'Ossanberg. — Vous ne pourrez jamais vous accoutumer à cet accent, ma chère, dit la vicomtesse un peu piquée. — Je sais l'allemand, madame, répond Nelsy, nous ne parlerons pas français. »

La vicomtesse se décide à épouser M. de Noirlac, Nelsy épousera son cousin, et Duplumet, qui a perdu ses paris, ne trouve rien de mieux à faire que de retourner... à Paris.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Les beaux jours des vacances ne sont plus ! nos frères retournent au collège, et nous, nous reprenons nos études accoutumées ; ils font de la *gymnastique* afin de développer leur vigueur, leur adresse, leur audace ; nous, nous faisons de la *calysténie* afin de devenir belles et fortes sans

pour cela durcir nos petites mains, sans que notre démarche perde cette modeste retenue dont nos grands frères sont si satisfaits lorsqu'ils nous donnent le bras. C'est madame Bachellery qui s'est empressée d'introduire la calysténie dans son institution si renommée pour l'excellente direction morale et intellectuelle que les demoiselles y reçoivent.

C'est fini ! il n'y a plus de parties de campagne, plus de longues promenades ! Quelques-unes de nous suivent le cours de peinture de mademoiselle Irma Martin, digne élève de M. Steuben, jeune personne douce et grave à laquelle ce maître habile confiait souvent la direction de son atelier de demoiselles ; d'autres suivent le cours de sculpture de M. Aubry ; ce cours est surveillé par sa jeune femme, et grâce aux conseils du maître, les élèves savent donner à la pose, à la forme des vêtements de leurs statuettes la grâce naïve du moyen âge si elles représentent la sainte leur patronne, ou la grâce pensive de nos jours si elles représentent une mère, une sœur aimée.

Excepté pour ses études, on ne sort plus que dans le but de faire des emplettes à la *Chaussée d'Antin*, admirable bazar où se trouvent rassemblées toutes choses, depuis l'orgueilleux cachemire jusqu'à l'humble parapluie. Si tu savais d'ailleurs comme Paris est triste quand on n'y rencontre pas de Parisiens et de Parisiennes ! Les étrangers que les vacances nous ont envoyés ne nous faisaient que plus vivement regretter nos compatriotes ! C'étaient des misses (prononce *missesse*) qui se promenaient en sautillant et pliant les genoux et laissant traîner dans la boue des ruisseaux leurs robes d'organdy ou de jaconas blanc chiffonnées. Pendant les chaleurs de septembre, elles portaient un spencer de velours noir ; un boa de fausse martre s'enroulait trois fois autour de leur cou ; elles étaient coiffées d'un chapeau de paille jaune brunie, non par le soleil, mais par la fumée du charbon de terre, et garni d'un ruban dont la couleur n'avait

plus de nom ; du reste, elles étaient gantées et chaussées à l'avenant. Leurs *mammas* avaient des capotes de satin blanc fané, ornées de marabouts, jadis blancs, devenus gris par la poussière, et faisaient résonner leurs patins sur les dalles de nos trottoirs, ou bien elles portaient des chapeaux de paille d'un tissu tout à fait fantastique et des châles ! des châles anglais, sans doute, mais n'imitant ni la Turquie, ni l'Inde, ni la Chine. Quant aux *gentlemen* qui les accompagnaient, j'en ai vu qui portaient, en guise d'habits, de longues vestes à basques en flanelle, à carreaux écossais ; ils étaient coiffés de chapeaux à si haute forme et à si petits bords qu'on eût dit de vrais tuyaux de poêle. Pour comble de malheur, les Françaises qui amenaient leurs fils au collège, accompagnées de leurs filles, semblaient avoir gardé leur costume de voyage et s'être dit : « A quoi bon faire de la toilette pour tous ces gens qui passent et ne nous connaissent pas ? » Mais aussi en emballant les belles choses qu'elles venaient d'acheter, comme elles se promettaient de s'en parer à leur retour parmi leurs compatriotes !... car ne crois pas que les Parisiennes dépensent autant pour leur toilette que les femmes de province ; c'est une erreur, un préjugé... elles sont plus élégantes, elles savent mieux porter et donner du prix au vêtement le plus simple... c'est ce qui trompe les étrangers. Les étrangers ! je leur en veux ! Si l'on entendait le bruit d'une voiture, c'était une chaise de poste venant du nord pour traverser Paris ; et l'on apercevait une vieille femme dont les longues boucles d'oreilles se montraient au milieu des dentelles qui s'échappaient de dessous son chapeau antédiluvien... quelque coquette sans doute fuyant ses petits-fils, sous prétexte du beau ciel de l'Italie ; mais pour oublier qu'elle est grand'mère... Je plains ceux qui voyagent quand ce n'est pas pour rejoindre des parents, des amis ; car les gens heureux n'ont pas besoin de changer de place ! Si j'avais pu parler à

cette voyageuse, je lui aurais conseillé d'acheter cinq ou six chapeaux *Marie Seguin*. Grâce à leur mécanisme qui permet de les mettre à plat dans un mince carton, elle n'eût point augmenté le volume de ses bagages, en augmentant ses chances de paraître plus jeune... car madame Seguin a composé pour cet automne de bien jolies coiffures ; elle a songé à nous en formant des capotes de satin rose et de satin bleu, dont l'espace qui est froncé par la mince baleine se trouve couvert d'un petit velours noir. Ces capotes sont fort distinguées. Les formes se font plus petites que l'année dernière ; pour ornements, on place toujours sur le côté des touffes de ruban, de fleurs, de plumes ou de marabouts.

Mais ce n'est pas le moment de causer toilette, nous avons bien autre chose à faire !... et notre planche donc !... m'y voici !

Le n° 1 est le dessin d'une espèce d'écusson pour coin de mouchoir, qui se brode au plumetis. On y place ses initiales. L'encadrement se brode au passé et au point d'arme. Tout dessiné sur belle batiste, ce mouchoir coûte 6 fr. à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 2 est un dessin de mouchoir qui se continue tout autour ; il se brode au plumetis et au point d'arme. Tout dessiné sur fine batiste, ce mouchoir coûte 6 fr. rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 3 est un semé pour fichu-canezou, et bonnet du matin.

Le n° 4 est un bas de manche pour ajouter à une manche de mousseline demilarge que l'on ajoute sous les manches à la *religieuse*. Chaque bande de mousseline doit être haute de 5 centimètres et longue de 30. Elle se boutonne du bas, où elle doit être un peu plus étroite que du haut, ce qui n'est point indiqué sur ce modèle.

Tu peux te faire une manchette pour les manches *Amadis* en ne mettant qu'un rang de mousseline et remplaçant l'entre-deux du haut par une bande double en

mousseline et haute de 5 centimètres.

Le n° 5 est un modèle de chemise.

Je suppose que tu t'es assurée des mesures qui te conviennent.

Achète, pour 6 chemises, 15 mètres 50 centimètres de beau madapolam à 1 fr. 10 c. le mètre, de 85 centimètres de large.

4 mètres 75 centimètres de ruban de fil large de 5 millimètres.

2 poignées de fil d'Irlande; l'une n° 60, l'autre n° 80.

Détache de la pièce d'étoffe un morceau de 110 centimètres de long.

Partage en deux la pièce d'étoffe; chacun de ces deux morceaux, plie-le en trois morceaux que tu sépares : cela fera les six corps de chemise.

Revenons au n° 5.

Prends un de ces six morceaux, plie-le en deux sur une table; lève sur le côté gauche de la chemise cette pointe large du haut de 16 centimètres, déchire-la en droit fil sur une longueur de 20 centimètres; puis avec tes ciseaux coupe-la en biais jusqu'au bas; enlève du haut de cette pointe les 20 centimètres du droit fil, (mets-les à part). Laisse de chaque côté du haut de la chemise 5 centimètres pour la largeur du dessus de l'épaule; avec un crayon trace l'ouverture de cette chemise, qui doit être décollée derrière de 8 centimètres de long, et devant de 12 centimètres. Avec tes ciseaux suis la trace de ton crayon, enlève ce morceau (mets-le à part : c'est le n° 6). Fends la chemise au milieu du haut du devant, sur une longueur de 12 centimètres. Du côté gauche, enlève une bande large de 2 centimètres (mets-la à part : c'est le n° 8). Du côté droit enlève une bande large d'un centimètre (mets-la dans un sac de papier), ce qui te fera 3 centimètres de large inégalement enlevés. Au bas de cette fente continue à droite et à gauche de fendre en large, sans rien enlever, 3 centimètres et demi à droite et 3 centimètres et demi à gauche; cela te fera 10 centimètres. Prends le morceau n° 6, déploie-le, taille dedans,

ainsi que tu le vois indiqué, deux manches de 10 centimètres de haut sur 30 centimètres de large, et deux goussets de 9 centimètres carrés. (Les morceaux inégaux qui te restent des deux côtés de ce n° 6, mets-les dans le sac de papier.) Prends le morceau de 110 centimètres de long, lèves-en six bandes dans toute la longueur et sur une largeur de 3 centimètres (le graveur au lieu d'un 3 a mis un 8). Prends le morceau de 20 centimètres de long sur 16 de large que tu as ôté de la pointe; déplie-le, il aura 40 centimètres de long; sépare-le, dans sa largeur, en deux morceaux de 8 centimètres chaque. Du morceau de 110 centimètres de long détache deux bandes de 8 centimètres de large, longues chacune de 20 centimètres; réunis-les par un surjet à chacune des deux bandes de 8 centimètres de large, cela te fera deux bandes de 60 centimètres de long; plie-les en deux dans leur longueur, taille-les comme le n° 7.

Taille six morceaux de ruban longs de 108 centimètres, douze longs chacun de 60 (le graveur a mis par erreur 72).

A présent que tout est taillé, la pointe que tu as ôtée à gauche de la chemise, couds-la à droite, arrondis les pointes du bas; fais au bas de la chemise un ourlet haut de 4 centimètres; à la gauche de l'ouverture du milieu du haut, fais un ourlet ordinaire; à la droite, fais un ourlet retourné en dessus, large d'un centimètre, et couds-le en points arrière. Fronce les 10 centimètres coupés en large au milieu du haut de la chemise; prends la bande n° 8, coupe-la en deux dans sa longueur, forme deux remplis à cette bande de manière à ce qu'elle ne soit large que d'un centimètre; arrête du bas l'ourlet de droite sur celui de gauche; bâtis l'une de ces bandes sur les plis des 10 centimètres froncés; cette bande doit être cousue à points de côté sur les plis et à points arrière sur le reste. L'autre petite bande détachée du n° 8 se coud, sous la première, à points de côté. Bâtis les deux morceaux n° 7 sous chacune des épaulières; couds

ces morceaux à points de côté sur la chemise et jusque sur la pointe. Fais tes manches, fronce-les du haut ; bâtis-les à la chemise de manière à ce que la pointe du gousset arrive au nombre 20 ; puis, à la place où tu as bâti ta manche, tu bâtis à plat le ruban de 60 centimètres, un bout à la pointe du gousset, le reste entourant l'emmanchure et redescendant de 20 centimètres sur le biais de la pointe, en passant sous la pièce d'épaule n° 7 ; alors tu plies ce ruban en deux et le couds sur la couture du biais de la pointe. Tu couds ta manche en dessus, à points de côté sur les plis, et à points arrière sur le reste. Tu fronces devant et derrière le haut de la chemise à partir d'une pièce d'épaule à l'autre, à peu près où sont les nombres 16 et 54 ; devant, tu laisses, sans être froncés, 2 centimètres de chaque côté de l'ouverture ; à partir de cette ouverture, tu enlèves un centimètre en biaisant jusqu'aux plis ; tu bâtis le ruban n° 10 sur les plis, et tout autour du haut de la chemise. Tu prends la bande n° 9, tu y fais un rempli, tu la bâtis à partir d'un des côtés de l'ouverture jusqu'à l'autre côté, et tu la couds à points de côté sur ces plis, et à points arrière sur le reste ; tu fais un rempli à l'autre côté de cette bande et la rabats, à points de côté, elle ne doit être large que d'un centimètre ; puis tu couds un bouton sur cette bande, du côté gauche de la chemise, et du côté droit, tu fais une bride.

Tu peux garnir les manches, le tour du haut de la chemise, le côté droit de l'ouverture, d'une petite Valenciennes cousue à plat ou légèrement froncée.

Tu prends un crayon, tu écris sur le gousset de la manche gauche les initiales de ton nom en majuscules anglaises, et tu les brodes au plumetis avec du coton rouge.

Une chemise ainsi faite s'use sans une seule reprise, grâce à la garniture de l'épaule, et surtout grâce aux rubans ainsi placés, et les plis formés au bas de l'ouverture du devant empêchent le busc de déchirer la chemise ; la marque est faite à

gauche parce que ce bras agissant moins, la marque s'usera moins. Quant aux morceaux que tu as mis dans un sac, formes-en des bandes larges de 2 centimètres, réunis-les ensemble par une couture à points arrière, fais-y un rempli du haut et du bas, que tu réunis par un surjet. Sers-toi de cette espèce de ruban pour nouer des tabliers de cuisine ou pour faire des anneaux qui servent à pendre des torchons.

Voilà six chemises qui te coûtent 17 fr. 5 cent. de madapolam, à peu près 50 cent. de ruban, et 50 cent. de fil d'Irlande, total 18 fr. 5 cent., 3 fr. la chemise. Libre à toi de les faire en toile ou en batiste.

Je te préviens qu'il te faudra essayer la première chemise sous ton corset, pour t'assurer si le tour du haut est trop large. Ne crains pas que les manches soient trop courtes, car elles ne doivent jamais dépasser nos manches de robe, et puis il faut avoir les bras nus le plus que l'on peut, cela leur donne de la force et les fait grossir... Comme la mode ne permet pas les bras nus le jour, il faut au moins les avoir durant la nuit.

Le n° 11 est cette chemise toute faite.

Le n° 12 est un dessin de tapisserie pour un sac que je nommerai escarcelle, bien qu'il n'en ait pas tout à fait la forme, mais il n'a pas davantage celle du sac primitif... et d'ailleurs le mot sac est trop vague.

Le n° 13, ce sont les signes qui représentent les couleurs des dessins de l'escarcelle et de ses différents fonds.

Le sac se double de léger gros-de-Naples blanc ou ponceau. Au lieu de coulisse pour le serrer, on coud en dedans 8 petits anneaux de cuivre doré dans lesquels on passe une ganse ronde formée des couleurs du dessin. Le gland est aussi formé de ces mêmes couleurs.

Cette escarcelle serait un bien gracieux cadeau à faire pour étrennes ! Le canevas échantillonné et les laines pour le broder coûtent 3 fr. à l'Industrie parisienne.

Le n° 14 est cette escarcelle qui se vend

toute montée 10 f. rue Louis-le-Grand.

A présent que nous avons bien travaillé, causons un peu de ce qui se passe autour de nous.

S. A. R. le duc d'Aumale va, dit-on, épouser sa cousine, Marie-Caroline-Auguste, fille du prince de Salerne et d'une archiduchesse d'Autriche. Les deux époux ont le même âge, vingt-deux ans. Que de petits-enfants notre bonne reine aura bientôt à aimer, à soigner ! Quand le duc de Montpensier sera marié à son tour, cela fera cinq jeunes ménages aux Tuileries... Hélas ! il y en a deux que la mort a cruellement séparés... Le duc de Wurtemberg est veuf de la princesse Marie, mère du beau petit Philippe, digne fils de l'artiste qui nous a laissé *Jeanne d'Arc*. La noble duchesse Hélène, mère du prince royal, le comte de Paris, et du duc de Chartres, est veuve du duc d'Orléans ! La princesse a fait quitter le deuil à ses fils, à sa maison... Elle seule le conserve.... Que c'est bien !

Je viens de traverser la tente du fils de l'empereur du Maroc, dressée dans le jardin des Tuileries. Figure-toi, à l'extérieur, la forme d'une énorme meule de foin surmontée d'une pomme d'or qui s'élève en pointe. A l'intérieur, cette tente est soutenue au milieu par une poutre carrée enfoncée en terre et peinte de diverses couleurs, dans lesquelles le gros bleu et le rouge dominent. Le lit est en bois de chêne, à quenouilles, sans aucun ornement ; les rideaux sont fond blanc, à petits dessins turcs ; sous le lit, et dépassant tout autour, est un tapis turc très-épais. La moitié d'un matelas en drap bleu est d'abord placée du côté de la tête ; ce matelas est recouvert d'un matelas entier en drap rouge ; le coussin aussi en laine, de la largeur du lit, est recouvert en drap bleu. La tente est formée de lés de forte toile grise, réunis par des coutures rabattues à points perdus admirablement faites ; les ornements sont un même dessin répété partout, exécuté en toile bleue, cousue à points de côté sur la toile grise. L'enceinte

qui entoure la tente est semblable. Des bandes de cuir donnent du soutien à cette tente et à cette enceinte, qui sont maintenues debout par des cordes attachées à des pieux enfoncés en terre. C'est pauvre, mais c'est noble. Je me sentais bien impressionnée en traversant cette tente qui avait abrité des Sarrasins au milieu du Désert, et se trouvait maintenant dressée au milieu des Tuileries, devant l'obélisque de Louqsor.

J'ai peu vu encore de toilettes d'automne, cependant voici celles que j'ai remarquées :

Une robe de poulx de soie noire garnie de deux hauts volants en droit fil, garnis chacun de deux velours hauts d'un centimètre, cousus à plat, au-dessus de l'ourlet, haut de 3 centimètres et espacés entre eux d'un centimètre ; manches *Amadis*, corsage façon amazone, petit col et manchettes amazone en mousseline brodée au plumetis ; châle carré en crêpe de Chine ponceau ; chapeau de crêpe blanc, sous le chapeau tour-de-tête en ruban ponceau.

Une robe de pékin de soie couleur écrue, manches justes en biais ; corsage à revers et sans la pointe du devant ; chemisette en mousseline brodée au plumetis ; écharpe de flanelle gros bleu, bordée à cheval tout autour d'un velours large de 2 centimètres ; chapeau de paille orné de rubans de velours gros-bleu, tour-de-tête en ruban pareil.

Voilà pour les visites et les emplettes : Chez soi, robe de mérinos noir ou gros vert, pèlerine plus longue du derrière que du devant, col et manchettes de jaconas faits doubles et brodés en points de chaînette. Tablier d'étoffe pareille à la robe, garni tout autour de deux petits velours au-dessus de l'ourlet.

Pour un bal de noces : Robe à double jupe en mousseline, les ourlets hauts de 10 centimètres et au-dessus, deux petits velours ponceau cousus à plat. Corsage à la grecque garni du haut d'un petit velours cousu à plat au bas de l'ourlet haut de 3 centimètres ; manches courtes garnies de

même. Pour ceinture, un velours large de 5 centimètres fermé par une boucle de métal. Pour coiffure : les cheveux en bandeaux retenus par trois petits velours posés sur le front depuis la naissance des cheveux et allant se cacher sous les cheveux de derrière tressés avec des petits velours pareils.

Pour soirée : Robe de gros-de-Naplesgris, corsage à pointe, décolleté, manches demi-larges à la religieuse, *Berthe* en étoffe pareille ; en dedans de la robe, chemisette de mousseline brodée au plumetis.

On vend déjà, à l'*Industrie parisienne*, d'élégants patrons de manteaux, manflets, camails et paletots, qui seront sans doute à la mode cet hiver. Je te les recommande, ainsi que des vêtements qui me paraissent très-gracieux pour les petits garçons.

Maintenant, j'ai à te répondre deux mots au sujet de notre correspondance. D'abord, quand tu me demandes des objets qui ne sont pas de mode, je ne peux en conscience te les envoyer ; ensuite, en province, on donne sans doute à quelques vêtements des noms qu'à Paris on ne leur donne pas, et ne pouvant alors te comprendre, je ne peux encore te les envoyer.

Tu désires que je te donne des personnages, des animaux, pour les exécuter en tapisserie ; mais regarde notre planche, et tu verras que la place me manque. Pourquoi ne t'adresses-tu pas rue *Louis-le-Grand* ? tu y trouverais des sujets variés en tous genres pour bannières, coussins, écrans, fauteuils et tabourets.

Ma lettre est très-longue, ma chère, bien que j'aie encore mille choses à te dire... mais je ne t'en dirai qu'une : Je t'aime.

Eh ! mon Dieu ! j'oubliais notre rébus : Deux chiens en laisse — un père capucin — l'anse d'un vase — une haie — un vieillard qui se soutient sur un bâton formé de ces mots : *le dernier*.

EXPLICATION : *L'espérance est le dernier soutien de l'homme.*

J. J.

Ephémérides.

14 octobre 222, mort du pape Calixte I^{er}.

Ce saint pontife, successeur de Zéphirin, fut-il au nombre des martyrs ou des simples confesseurs de la foi ? Cela dépend des calendriers que l'on consulte : ce qui paraît plus certain, c'est qu'il faut lui attribuer l'institution du jeûne des quatre-temps ; c'est que, sous son pontificat, les chrétiens commencèrent à bâtir des églises avec autorisation ou du moins tolérance de la magistrature. Le nom de Calixte est surtout célèbre par le cimetière placé sur le chemin d'Ardée et qui s'étend jusqu'à la voie Appienne. Ce lieu sacré est aujourd'hui connu sous le nom de Catacombe de Saint-Sébastien, parce que ce saint y fut enterré primitivement, et qu'il est patron d'une des sept principales églises de Rome, située à l'entrée de la Catacombe. On lit sur une inscription placée dans l'église : « C'est ici le cimetière du célèbre pape Calixte, martyr... Cent soixante-quatorze mille martyrs y ont été enterrés avec quarante-six évêques illustres. »

Mosaïque.

La Prusse vient d'avoir son exposition de l'industrie. Parmi les plus habiles exposants se trouvent une foule de noms français : ce sont des protestants exilés de France sous le règne de Louis XIV. Un ambassadeur français demandait à Frédéric le Grand ce qu'on pourrait faire en France qui pût lui être le plus agréable, le roi de Prusse répondit : « Faites-moi une nouvelle révocation de l'édit de Nantes. »

Souffrez toutes les religions, puisque Dieu les souffre. FÉNÉLON.

Ier.
rin,
sim-
des
pa-
tri-
tre-
les
lises
ance
e est
sur
qu'à
our-
e de
fut
tron
me,
n lit
ise :
pape
orze
qua-

tion
xpo-
ran-
ance
leur
d ce
t lui
pon-
n de
que
N.

Le Sachet de buis bénit.



3^e des Demoiselles XII^e année N^o 11

A. Novera.

Imp. Lemerier.

Garde-le, il te portera bonheur